

En écrivant ce scénario avec Diastème, nous nous sommes simplement laissés porter par l'écriture, par ce que les situations que nous avons imaginées nous inspiraient. Il n'y a eu de notre part aucun calcul afin de le rendre plus immédiatement « efficace », aucune envie de formater le récit, d'expliquer comment telle ou telle scène serait illustrée et découpée. Il ne fallait pas s'enfermer dans une écriture trop technique ou explicative.

Dans ma note d'intention d'avant tournage, j'avais écrit ceci :

"Le texte que nous avons écrit vous semblera sans doute un peu différent de ce qu'on a l'habitude d'appeler « scénario », à savoir un enchaînement de scènes dialoguées et découpées sous forme de séquences qui précisent où et quand l'action se déroule. C'est principalement l'envie de ne pas nous contraindre dans l'écriture et dans la proposition qui nous a guidés.

C'est une histoire écrite à quatre mains qui conjugue des éléments très intimes que nous avons plus ou moins vécus, Diastème et moi, chacun à sa manière. Une envie d'être au plus près de ce que nous racontons : la façon dont on gère le deuil, le contrecoup, les problèmes administratifs, la découverte des secrets familiaux, l'histoire d'un couple qui n'en est plus un mais qui pourrait à chaque instant le redevenir, dans ces confessions brèves mais intenses, dans ce jeu trouble, ces rapports de tension, de séduction, d'agressivité et de lâcher-prise. Et d'aborder ce récit en alternant tension émotionnelle, moments introspectifs, plages de tendresse ou de drôlerie.

Une histoire que nous souhaitons détachée d'un récit trop linéaire, afin d'entrer dans la tête de nos protagonistes, dans leurs pensées, leurs sentiments les plus intimes. De découvrir leurs états d'âme, ce qui leur traverse l'esprit à l'instant où ils le vivent. De se projeter dans leur univers mental afin de mieux les cerner, sans pour autant délaïsser la narration. D'où ces photos, qui viennent simplement enrichir le texte ou lui donner la couleur que nous souhaitons, sans forcément se référer à ce qui sera tourné par la suite.

On pourra se demander comment illustrer ces moments qui échappent soudain au récit tel que défini. C'est là que le projet prend tout son sens, dans une envie, après avoir écrit un scénario sans contrainte, d'en faire de même derrière la caméra. C'est-à-dire ne pas hésiter à filmer des plans qui trouveront leur véritable sens au montage, à imbriquer des images, des photos, des voix-off, des adresses caméra, de la musique, pour donner une vraie liberté et une force émotionnelle à ce projet où la forme s'inventera au fur et à mesure du tournage."

Dans cette version, j'ai donc un peu réordonné des séquences qui se sont déplacées au montage pour plus de fluidité mais j'ai aussi laissé quelques séquences qui ne figurent plus dans le film (et notamment certains des « apartés » de Samuel et d'Éléonore). Il y avait dans ce texte une proposition, le film je pense en conserve des traces, reflète l'état d'esprit qui avait guidé l'écriture, et s'est enrichi, pendant le tournage, de la sensibilité des acteurs, qui se sont approprié leurs personnages avec une aisance déconcertante, adoucissant ou durcissant parfois le trait, et de tous ces moments de vie inattendus captés par la caméra.

La proposition pouvait sembler abstraite, elle a pris vie et a trouvé tout son sens lors du tournage et du montage, dernière étape exécutée dans le plaisir en découvrant que tous ces éléments assemblés de façon disparate, les petits plans tournés à droite à gauche, les voix, les photos, la musique de Patrick Watson, s'imbriquaient harmonieusement.

Il reste un scénario, première étape d'un long chemin, un « objet » dont nous sommes fiers, parce que le refus de tout calcul, de tout compromis, tout au long des étapes du film, a fini par porter ses fruits.

Olivier Jahan

MAISON A VENDRE

« VOUS RECHERCHEZ LA PROXIMITÉ DE LA MER, UNE MAISON DE CARACTÈRE, DANS UN COIN
TRANQUILLE SANS POUR AUTANT ETRE TROP ISOLÉ ?
SITUÉE DANS UN PETIT HAMEAU, À À PEINE 200 MÈTRES DE LA CÔTE,
CETTE LONGÈRE PLEIN SUD, PROLONGÉE PAR SA GRANDE TERRASSE, VOUS ATTEND.
IDÉALE AUSSI POUR UNE ACTIVITE DE CHAMBRES D'HÔTES, AVEC UN ACCÈS INDÉPENDANT
EXTÉRIEUR AUX CHAMBRES DE L'ÉTAGE ET UNE PETITE DÉPENDANCE
QUI POURRAIT ÊTRE AMENAGÉE EN GÎTE POUR ACCUEILLIR SIMPLEMENT FAMILLE ET AMIS.
LA PRESQU'ILE SAUVAGE "NATURA 2000" REGORGE DE PAYSAGES MARINS D'EXCEPTION,
DANS UN CADRE AUTHENTIQUE. »

1

Les toilettes d'une station-service.
Éléonore sort d'une cabine, vient se laver les mains.
Ne se regarde pas dans le miroir.
Et là elle le remarque, se rapproche du miroir, un cheveu blanc, un seul.
Précautionneusement elle l'attrape, rageusement elle le tire.
Samuel est aux distributeurs de boissons, il a les traits tirés.
Il prend une pièce, la glisse dans la machine, appuie sur la touche "café expresso sucré".
Le jour est train de se lever. La station est quasi déserte.
Samuel se frotte les yeux en attendant que le café coule.
Le café coule. Il sort son téléphone, regarde s'il a un message.
Puis baille, sans mettre sa main devant sa bouche, en grand.

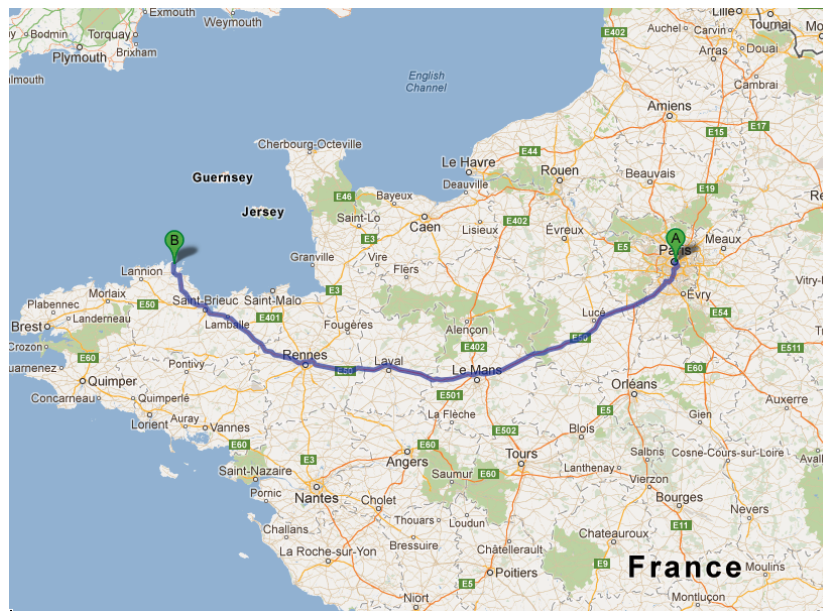
2

Une femme qui s'appelle Claire Andrieux, dans une petite maison en Bretagne, vient juste de se lever. Elle est en peignoir. Elle prépare la gamelle de son chat, des carottes dans un Tupperware, du thon en miettes dans un autre. Qu'elle mélange.
L'odeur du thon au réveil la fait un peu grimacer.
C'est une femme qui, de fait, commence toutes ses journées par une grimace.
Mais le chat miaule, il a l'air content.
Elle dit : "Voilà, voilà, ça arrive !"
Le chat continue à miauler, puis elle pose la gamelle à ses pieds, regarde son chat manger.
Claire Andrieux sourit, le regarde une seconde.
Puis elle dit, à voix haute : "Bon, allez, c'est pas tout ça ! Zou !" et se frotte les mains.
C'est une femme qui se parle à voix haute.
Et se frotte les mains.

3

Samuel et Éléonore sont en voiture, lui conduit, elle regarde la route.
Ils roulent sur la Départementale 20, passent au lieu-dit "Le Paradis", direction Lanmodez.
Là ils rejoindront Ker Salloux.
Cela fait plus de cinq heures qu'ils sont dans cette voiture.
Elle mange les Figolu, il fume des cigarettes.
Dès qu'il appuie sur l'allume-cigare, elle appuie sur l'ouvre-fenêtre.
On croirait presque que l'allume-cigare, dans cette voiture, commande l'ouvre-fenêtre.
Éléonore n'a pas grandi à Ker Salloux.
C'est une maison dans laquelle son père s'est installé il y a dix ans, quand elle a quitté l'appartement de la rue Amelot, où ils vivaient ensemble depuis la mort de Marie, sa mère.
La retraite est arrivée, il a quitté Paris, a acheté cette maison. Cette grande maison où il espérait sans doute accueillir Éléonore plus souvent.
Mais cela fait deux mois que son père est mort, et il faut qu'elle vende la maison. Absolument.

Alors elle a groupé des rendez-vous, des visites.
Vendredi et samedi, et retour le dimanche. La dame de l'agence sera là.
Et puis elle a appelé Samuel, pour qu'il l'emmène en voiture passer trois jours à Ker Salloux.
Elle n'a pas son permis.
Lui l'a.



Éléonore est photographe, elle vit dans le présent. Ce qu'elle capture dans ses images est le présent. Un présent qui n'existe pas sinon dans les images.
Samuel vit dans le passé. Il est agrégé et prof d'Histoire. Il finit sa thèse sur Geli Raubal, la nièce d'Hitler.
Il donne des cours et il écrit. Une vie simple, après une vie compliquée. Ça lui plaît bien.
Il a dit oui parce qu'il ne pouvait pas dire non.
Parce qu'ils se sont aimés, éperdument, pendant cinq ans, même si aujourd'hui c'est fini,
Sans doute aurait-il dû dire non.
Mais c'est Éléonore. Et c'est son père. C'est cette maison.
Il a dit oui.
Et voilà qu'ils roulent en voiture, "Le Paradis" est derrière eux.
L'Enfer, pensent-ils, doit être devant.

4

La maison, la voilà. Ils arrivent dans la cour. Chacun portant son sac.
Devant la porte, cachée de la route, Éléonore découvre un tas de machins empilés, planqués sous une bâche. Sur la bâche une enveloppe, sur laquelle est posée un caillou.
Éléonore, sans comprendre, retire le caillou, prend l'enveloppe, l'ouvre.
Samuel retire la bâche : on découvre six caisses de six bouteilles de vin, étiquetées "Benoît Laffont - grossiste en vins".

Éléonore/
C'est du vin.

Samuel/
Je vois ça...

Éléonore/
C'est des caisses qu'avait commandées mon père... Elles sont là depuis un mois... Elle aurait pu les rentrer, l'autre.

Samuel/ (tentant une blague)
Tu crois que ça suffira pour le weekend ?

Éléonore le regarde sans sourire.

5

Éléonore hoche la tête, sans répondre, et ouvre la maison.

Les stores sont tirés, mais l'électricité n'est pas coupée. Elle avait pourtant bien demandé à la dame de l'agence de tout couper après chaque visite.

Elle est saisie, l'émotion est violente en rentrant dans cette maison vide. Sa gorge se noue.

Les stores se lèvent, la lumière pénètre.

La maison est propre (une femme de ménage passe deux fois par mois, un jardinier aussi) mais il y a encore des signes de la présence de Gilles, des journaux, une bouteille de Jack Daniels entamée, une collection de télécommandes sur la table basse...

C'est une maison trop grande, trop belle, avec une petite dépendance près de l'entrée.

Samuel la regarde, n'ose pas intervenir, il sait ce que ça peut lui faire, ce qu'elle doit ressentir. Il attrape une clé sur le mur, prend son sac, et se dirige vers la dépendance.

Éléonore/
Tu ne dors pas dans la maison ?

Samuel/
Non.

Elle le regarde sortir, s'avance sur la terrasse, le voit ouvrir la porte du petit bâtiment attenant.

Sous ses pieds, elle sent une latte en bois de la terrasse céder sous son poids.

C'est une maison où ils sont venus ensemble, du temps où ils s'aimaient d'amour.

Lui a une nouvelle amoureuse, qui s'appelle Laure.

Laure est assistante, elle travaille dans la même université que Samuel.

Cela fait longtemps qu'elle est amoureuse de lui, il le savait très bien, cela se voyait.

Et c'est elle qui l'a consolé, lui a ouvert ses bras. Il ne veut pas la perdre.

On fait toujours très attention, au début d'une histoire, à ne pas reproduire les erreurs commises lors de la précédente, les raisons pour lesquelles cela n'a pas marché.
C'est elle qui est importante maintenant, il fait très attention.
L'appeler en arrivant, dormir dans la dépendance. Ce soir, avant de dormir, il lui enverra un texto, un autre en se réveillant. Elle ne sera pas jalouse, elle comprendra. Ce n'est que trois jours. Et puis Éléonore a perdu son père, c'est normal que Samuel l'aide.

6

Il est assis dans le jardin, près d'un arbre, son ordinateur sur les genoux.
Elle est en train de servir le café sur la terrasse, en évitant les "zones à risque" du plancher.
Il skype avec une jeune femme (Laure), l'air doux, amoureuse.
Elle s'avance discrètement sur le gravier, le plus discrètement possible.

Samuel/

Non, il n'y a que là que ça passe ! Je pensais qu'en deux ans ils auraient amélioré le réseau, mais visiblement, ils s'en foutent... (Laure sourit)

Laure/

Karl a envoyé les photos de Munich, tu veux que je te les fasse suivre ?

Samuel/

Non, je verrai ça lundi... Le temps que ça charge, je serai rentré...

Laure/

D'accord...

Samuel/

Tu peux aller chez moi ce weekend si tu veux...

Laure/

Peut-être... (elle a vraiment un beau sourire) C'est gentil...

Samuel/

Tu me manques déjà...

Laure/

Toi aussi, tu me manques... Je pense que je vais aller voir le Woody Allen avec Valentine, ce soir... (elle sourit) Comme t'es pas là, j'en profite... (il sourit)

Éléonore fait très attention à ne pas se faire remarquer, sent que la conversation s'achève, retourne vite à la table. Puis va sortir une bouteille d'eau-de-vie, deux petits verres, s'en sert un. Il arrive, pose son ordinateur sur la table, prend un petit verre, lui tend, elle le sert.

Éléonore/

Tu peux te brancher dans le bureau de mon père... Ça marchera mieux...

Samuel/

Non, non, ça va... (il s'étire, grimace) J'ai les reins en compote...

Éléonore/

Tu vieillis...

Samuel/

Je t'emmerde.

7

Samuel qui regarde Éléonore, tout en rentrant les caisses de vins.
Elle arrache les mauvaises herbes, les fleurs fanées, donner un peu d'allure à ce jardin, pour les visites.
Des souvenirs de sexe lui reviennent.
Dans ce jardin ils ont baisé. Ici, ici, et là. Dans cette maison, dans toutes les pièces.
La chambre et le salon, la salle de bains, la dépendance.
Beaucoup dans la dépendance, quand le père était dans la maison.
Elle jette un tas de feuilles mortes dans la brouette.
Elle se demande à quoi il pense. Il pense à ne pas y penser. S'occuper.
En passant, il remarque que les lattes en bois au sol sont toutes vermoulues, attaquées, certaines ne tiennent même plus en place.

Samuel/

T'as vu l'état des lattes ?

Éléonore/

J'ai vu, oui.

Samuel/

Il faudrait peut-être les remplacer pour les visites, non ?

Éléonore/

Je ne sais pas... Tu crois ?

Samuel/

Ce serait mieux, oui...

Elle hoche la tête et c'est un couple, à nouveau. Ils s'en rendent compte, cela les gêne.

Samuel/
Il y a un mètre quelque part ?

8

Éléonore est assise à la table du jardin, elle fait une liste de courses, écrit :

*Café / Tomates / Fraises / Pommes de terre
Roti de bœuf (elle sourit, raye, réécrit) Roti de bœuf
Pain / Beurre / Sucre*

Samuel est accroupi plus loin, avec le mètre, un petit papier et un crayon. Il prend les dimensions des lattes, les notes sur le papier. Puis il se lève, les comptes, réfléchit.



Il n'a jamais posé de plancher, jamais touché une latte de bois. Il n'est pas bricoleur. Soudain, il se tourne vers elle, va pour lui demander quelque chose :

Éléonore/
Ne bouge pas !

Samuel/
Quoi ?

Éléonore/
Reste comme ça...

Elle se lève, attrape son appareil photo dans son sac, revient, le cadre. Il la regarde, sourit.

Éléonore/
Ne me regarde pas, regarde les lattes.

Il s'exécute, elle prend la photo.

Et c'est une autre qui apparaît, une autre de Samuel, à cinq ans, en tenue de cowboy, puis une autre, à huit, en tenue de ski, puis une autre, à dix, en tenue de plage, puis une autre, à douze, en tenue de foot, puis une autre, celle-ci, regardant les lattes.

ÉLÉONORE

Avant-hier, je n'arrivais pas à dormir, j'ai regardé un documentaire sur Carolyn Carlson à la télévision. À un moment, elle s'est mise à parler de Francesca Woodman, disant que certaines chorégraphies de son nouveau spectacle avaient été inspirées par ses photos.

Ça m'a fait sourire.

J'ai adoré Francesca Woodman.

Ma première expo, les autoportraits, était presque entièrement pompée sur elle.

De sa vie, je ne connaissais rien, juste qu'elle était un peu folle et qu'elle s'était suicidée en 1981, à 22 ans, en sautant par la fenêtre de son atelier new-yorkais. Carolyn Carlson, qui l'avait rencontrée, a raconté l'histoire, puis elle a dit qu'elle s'était suicidée "par amour".

Pas parce qu'elle était folle.

Par amour.



9

Ils déambulent dans le "Carrefour" de Paimpol. Lui pousse le caddie, elle le remplit en regardant sa liste. Il regarde les autres couples, une heure bizarre pour faire des courses un vendredi : 12h40, pourtant il y a du monde, des couples.

Les caddies sont remplis de paquets de couches, de pack de six bouteilles d'eau, de rouleaux de papier toilette x 24. Dans le leur, peu de choses.

Quand il se retourne, elle n'est plus là, il la cherche, avance, l'aperçoit.

Elle est en train de pleurer au milieu des rayons, pleurer sans faire de bruit, en serrant deux paquets de café contre sa poitrine.

Il s'approche, lui prend délicatement les deux paquets des mains, les regarde, sourit :

Samuel/
Tu bois du déca, maintenant ?

Éléonore/
Non... Enfin... Quoi?... Non.

Il sourit encore, prend deux paquets de vrai café, lui prend le bras :

Samuel/
Viens.

Un peu plus tard, à la caisse du magasin.

Éléonore a mis des lunettes de soleil, elle finit de ranger les courses dans des sacs en plastique.

La caissière annonce le montant, il sort un billet de cinquante euros de sa poche.

Elle ne veut pas qu'il paie, il insiste, fermement.

Samuel/
Arrête, c'est bon. Tu me rembourseras quand tu auras vendu la maison.

Elle sourit. Il paie.

Un peu plus tard encore, sur le parking d'une petite zone commerciale, sortant d'un magasin de bricolage.

Samuel pousse un autre caddie, un très gros, sur lequel sont posés une trentaine de lattes de bois. Éléonore fait attention à ce qu'elles ne tombent pas.

Ils les rangent difficilement dans la voiture.

Une tannée.

Puis la voiture qui rentre à Ker Salloux en passant par la mer (Lézardrieux, la baie du Trieux), avec des planches qui dépassent de chaque côté, par les fenêtres arrière.

Une voiture, du coup, qui ressemble à un avion.

À l'arrière, Éléonore, les lattes de bois à côté d'elle, regarde la nuque de Samuel.

SAMUEL

Tout ce que je sais de toi, je ne l'oublierai pas.

Même si l'on ne se revoit plus jamais, même si je passe les trente ou quarante ans qu'il me reste avec Laure. Dans trente ou quarante ans, si l'on me demande dans quelle position tu t'endors, le chocolat que tu aimes, ta pointure ou ta taille en vêtements, le bruit que tu fais quand tu jouis, la chanson que tu préfères, le comique qui te fait rire, l'auteur qui te fait pleurer, à tout ça je saurai répondre. À ça et cent mille autres choses. Mais personne ne me le demandera.

Toutes ces informations, tout ce savoir, ne serviront jamais à rien.



10

Samuel s'échine sur la terrasse, une boîte à outils posée à côté de lui.

Il est en train d'extraire les lattes endommagées les unes après les autres, au prix de grands efforts. Il transpire, s'occupe.

C'est un travail de force, qu'il n'a pas l'habitude de pratiquer, et qui lui demande de faire travailler des muscles qu'il n'a pas l'habitude de faire travailler souvent, ou seulement quand il fait l'amour – ce qu'il a fait l'avant-veille, avec Laure, dans son petit studio. L'exercice fut doux et rapide, les muscles ont peu travaillé.

Laure était fatiguée, lui aussi. Au fond, chacun aurait préféré dormir, remettre l'exercice au lendemain, mais nul n'eut le courage de dire à l'autre qu'il n'avait pas vraiment envie, qu'il était fatigué. Laure avait appris dans la journée que des restructurations devaient avoir lieu dans l'Université à la rentrée suivante, Samuel attendait les photos de Karl, qui n'arrivaient pas, et surtout il ne savait pas si sa conclusion était à la hauteur, il trouvait ça mou, trois ans de travail pour une conclusion molle. Voilà ce qui les fatiguait, les contrariait.

Pourtant ils ont fait l'amour, se sont fait jouir très rapidement, puis se sont embrassés, puis se sont endormis dans les bras l'un de l'autre. Ou plutôt : ils ont essayé de s'endormir dans les bras l'un de l'autre, mais au bout d'un quart d'heure aucun des deux ne dormait.

11

Ils déjeunent sur la terrasse.

Une tomate mozzarella, un peu de jambon cru. Du pain de supermarché. Des fraises.

Ce soir elle fera un rôti, là ils déjeunent léger. Ils ne peuvent pas dormir, faire la sieste.

Pourtant ils se sont levés à six heures du matin, ont roulé cinq heures.

Un silence, ils mangent, Éléonore pique une fraise.

Éléonore/
Parle-moi d'elle...

Samuel/ (après un temps)
Je n'ai aucune envie de te parler d'elle...

Éléonore/
Pourquoi ?

Samuel/
Parce que... Tu n'es pas ma vieille pote. On n'est pas amis et on ne le sera jamais.

Éléonore/
On sera jamais amis ?

Samuel/
Non.

Un petit temps, ses yeux s'embuent, elle boit une gorgée de vin.
Il la regarde, soupire.

Samuel/
Bon... Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Éléonore/
Qu'est-ce qu'elle a de plus de moi ?

Samuel/
De "plus" que toi ? C'est bizarre comme expression, ça, non ? De "plus" que toi... (il fait mine de réfléchir) Deux trois kilos, je dirais, et puis elle est un peu plus grande, en hauteur je veux dire...

Éléonore/
Sérieusement !

Samuel/
Mais j'en sais rien, écoute, elle est ridicule ta question ! Tu crois vraiment qu'on compare les gens, qu'on se demande ce qu'ils ont de "plus" ou de "moins" !? C'est une personne formidable, c'est tout, voilà. Elle a sans doute des défauts mais pour l'instant, j'ai pas trouvé. Et elle est belle, mais vraiment belle, estomaquante !

Éléonore/
Estomaquante ?

Samuel/
Parfaitement ! Estomaquante ! Du verbe "estomaquer" !

Éléonore/
Et moi je suis pas estomaquante, peut-être ?

Samuel/
Ah non, non, du tout... (il sourit) Toi tu es - au mieux ! - intestinant, du verbe "intestiner"... À la limite : intestino-grêlante, du verbe "intestino-grêler"... On se fait de la bile, quoi !

Éléonore se marre, puis :

Éléonore/
Tu veux que je t'estomaque ?

Samuel/ (jouant)
Mais estomaque-moi donc ! Je serais curieux de voir ça...

Éléonore/
OK.

Elle le regarde, avec un petit sourire, vide son verre d'un trait, puis pousse sa chaise en arrière, et glisse sous la table.

Samuel/
Tu fais quoi ?...

Éléonore/ (à quatre pattes)
Je suis sûre qu'elle fait pas ça aussi bien que moi... (elle défait sa ceinture)

Samuel/ (cessant de sourire)
C'est pas drôle, arrête... (elle commence à déboutonner son jean) Léo, arrête ! (elle glisse un main dans son pantalon) Putain, LÉO, NON !!

Il recule et la repousse.

Face à lui, la dame de l'agence, Claire Andrieux, avec qui ils avaient rendez-vous.

Éléonore se relève subitement et se cogne sur la table du jardin, qui se renverse, tout tombe : la bouteille de vin, le plat de tomates mozzarella, les fraises...

Ils se regardent, la situation est comique, pourtant ça ne fait rire personne.

Éléonore/
Bonjour.

Claire Andrieux/
Bonjour...

12

Claire Andrieux est une femme particulièrement coquette. Elle se maquille toujours de la même façon – un trait d'eye-liner, du fard à joue et un petit coup de blush.

Claire Andrieux n'a pas d'enfants. Elle pourrait encore en avoir, elle a quoi, 35 ans, elle n'a pas l'air d'être lesbienne... Et quand bien même...

Claire Andrieux aime la Bretagne, viscéralement. Et elle aime son métier. Elle aime vendre des maisons, en découvrir et les faire visiter.

La plupart du temps, elle aime les gens qu'elle rencontre, elle aime les faire parler. La vie des gens l'intéresse, parfois plus que la sienne.

Elle vote à gauche, depuis toujours. Socialisme breton. Elle hait l'injustice et la misère, elle peut pleurer devant le journal de 20h – d'ailleurs elle pleure souvent.

Elle, Claire Andrieux, est heureuse, privilégiée.
C'est ce qu'elle se répète chaque matin, à voix haute, devant sa glace :

*Je suis heureuse.
Privilégiée.
J'ai beaucoup de chance.*

Puis elle se frotte les mains. Commence à se maquiller.
Claire Andrieux vit seule.
Parfois cette solitude lui pèse. Parfois, cette solitude lui plaît.
Cela dépend des jours, du temps, du film qu'elle a vu à la télévision.

13

Samuel est dans la cuisine, il prépare le café, il cherche du sucre, un plateau, il a trouvé les tasses.
Il regarde un peu partout, un bouquet de fleurs séchées, un paquet de bonbons Haribo, un livre de recettes de cuisine, des alcools forts dans un placard...
Le sac d'Éléonore est posé sur la table. Ouvert.
Il jette un œil dedans.
Au-dessus se trouve un livre, il le sort.
Un recueil de poèmes de Tomas Tranströmer.
Il l'ouvre, le feuillet, une page est cornée, la page 83.
Le poème s'appelle : "LE COUPLE".

*Ils éteignent la lampe et son globe blanc rayonne
un instant avant de se dissoudre
comme un comprimé dans un verre d'obscurité.
Puis il monte.
Les murs de l'hôtel jaillissent dans le ciel de la nuit.*

*Les gestes de l'amour ont moli. Ils dorment
mais leurs pensées les plus intimes se rejoignent
comme deux couleurs se confondent
sur le papier mouillé d'une gouache d'écolier.*

*Tout est noir et paisible.
Mais la ville semble s'être rapprochée cette nuit.
Toutes fenêtres éteintes. Les maisons sont venues.
Elles sont là, en attente compacte,
une foule de gens au visage impassible.*

Il va pour reposer le livre, puis aperçoit des médicaments dans le sac, beaucoup de médicaments. Il lit les noms, dont certains sont très compliqués à lire :

*Pantoprazole / Turbuhaler / Cetirizine / Prednisolone / Nasonex
Azithromycine / Xanax / Immovalan / Stilnox*



14

Le café est prêt, il installe le tout sur un plateau et sort vers la terrasse, où Éléonore et Claire Andrieux discutent.

Une latte craque sur son passage.

Il les rejoint, pose le plateau, s'installe à côté d'Éléonore.

Il tend une tasse à la dame.

Samuel/
Du sucre ?

Claire Andrieux/
Non merci. J'ai mes sucrettes.

Elle fouille dans son sac, prend une sucrette qu'elle met dans son café. Elle se brûle un peu à la première gorgée.

Claire Andrieux/
Je ne peux que vous le répéter, la crise est passée par là et elle s'éternise... Vous avez vu le nombre de maisons en vente dans le coin ? Ça a littéralement explosé... Donc, même si votre papa ne le souhaitait pas, mon conseil, vraiment, c'est de baisser le prix... Disons de 25 %. 25 %, ça me semble bien.

Elle attrape son portable, tapote, fait ses calculs, revient vers eux.

Claire Andrieux/

Ce qui veut dire que, commission comprise, on arriverait à 300.000 euros, ce qui me semble nettement plus attractif, en tous cas moins déraisonnable par rapport au marché... On va finir par la vendre, ne vous inquiétez pas... Je vous le dis depuis le départ, la maison de votre papa a beaucoup de charme mais elle présente tout de même pas mal d'inconvénients, le plus gênant étant la maison qui se construit juste à côté... J'ai quand même deux ou trois acheteurs potentiels qui aiment beaucoup la maison mais qui m'ont claqué dans les doigts à cause de ça. Par contre, pour les fosses septiques non conformes et le bac dégraisseur, ça peut se négocier avec les acquéreurs, mais il faut quand même faire l'expertise, c'est indispensable. Ils vont sans doute vous dire de regrouper les deux fosses septiques, ce qui va nécessiter de gros travaux, et de prévoir un autre système pour l'évacuation des eaux usées... L'épandage me semble la meilleure solution, en passant par le petit bois au fond de votre jardin... Vous avez pris rendez-vous avec la communauté de communes ?

Éléonore la regarde, essaie de suivre, c'est un effort. Claire Andrieux ôte sa boucle d'oreille gauche, se masse un peu l'oreille, la refixe. Claire Andrieux la saoule.

Éléonore/

Euh, non, je n'ai pas eu le temps. On vient d'arriver.

Claire Andrieux/

C'est ennuyeux, mais il faut le faire. Même si je sais bien que votre temps est compté. Je peux m'en charger si vous voulez.

Éléonore/

Euh, oui, je veux bien...

Claire Andrieux fouille dans son sac, en sort une pochette d'où elle extrait une feuille en double exemplaire. Samuel finit son café, allume une cigarette, remarque lui aussi l'oreille percée de Claire Andrieux, son regard glisse sur sa poitrine, furtivement.

Claire Andrieux/

Donc, on part là-dessus ?

Éléonore se rend bien compte qu'elle a déjà rempli le contrat. Claire Andrieux s'en aperçoit, elle semble ennuyée – et l'on remarque que tout ce que pense Claire Andrieux se lit sur son visage, qu'elle ne sait pas mentir.

Claire Andrieux/

Vous aurez du mal à vendre sinon, je vous assure. On se situe nettement plus dans les prix du marché, croyez-moi.

Éléonore/
Si vous le dites...

Claire Andrieux/
Vous ne me faites pas confiance, je le vois bien, mais ça ne m'empêche pas d'être optimiste...

Claire Andrieux cherche un stylo dans son sac, le pose sur la table.

Claire Andrieux/
Je vous le laisse, je le reprendrai tout à l'heure... Mais là il faut que je repasse au bureau...
(elle se lève) *À tout à l'heure, alors...*

Elle sourit, s'en va.

On entend son pas sur le gravier.

Samuel se sert du café, sert Éléonore, qui regarde la feuille d'un œil absent.

On entend la voiture démarrer.

Samuel/
Tu as besoin de cet argent, tu as besoin de vendre cette maison, de vendre cette maison vite... Alors signe...

Éléonore/
Je ne vais pas brader la maison sous prétexte que cette abrutie est incapable de la vendre...

Samuel/
C'est pas une abrutie, dis pas n'importe quoi... Elle connaît son métier.

Éléonore/
Tu parles... La seule chose qui l'intéresse, c'est sa com'.

Samuel/
Mais arrête de dire des conneries ! En plus si c'était le cas, elle te demanderait pas de la "brader," comme tu dis... Réfléchis un peu !

Elle soupire, baisse les yeux.

Un temps. Il la regarde fixement, son regard finit par la gêner. Elle relève la tête.

Éléonore/
Qu'est-ce qu'il y a ?

Samuel/
C'est quoi tous ces médicaments dans ton sac ?

Éléonore/
T'as fouillé dans mon sac ?

Samuel/
J'ai pas fouillé, non. C'est quoi ?

Éléonore/
Rien. Une bronchite. Dont j'arrive pas à me débarrasser.

Samuel/
Tu prends de la cortisone et des antidépresseurs pour soigner une bronchite ? Tu te prends pour Johnny Hallyday ?

Éléonore change de visage, se met à rire.

Samuel/
Arrête de rire, c'est pas drôle !

Elle rit de plus belle.

Lui sourit.

Son rire à elle se transforme en toux. Elle rit et tousse à la fois.

Il se rapproche, lui frotte le dos en soupirant, regarde l'heure.



15

La voiture de Claire Andrieux est garée sur le parking du Centre Commercial du pays de Goëlo, rue Raymond Peller, 22500 Paimpol (Tél. : 02.96.20.83.35) Il y a des enseignes Carrefour, McDonalds, Shampoo, Pharmacie, Pressing, "Bienvenue à Paimpol Goëlo".

Claire Andrieux est dans sa voiture, elle mange un Big Mac, avec des frites, et boit un grand Coca - on devine dans un sac, sur le siège passager, un Sunday Caramel.

Elle regarde un jeune couple, seize ou dix-sept ans, assis sur le capot d'une voiture, un peu plus loin, en train de flirter.

Sortant de la radio, une chanson qu'elle écoute, en remuant la tête : "Elle m'a dit".

Puis soudain elle se met à chanter, petit à petit jusqu'au refrain, avec Cali.

*Cali/
Je crois que je ne t'aime plus.
Elle m'a dit ça hier,
Ça a pété dans l'air
Comme un vieux coup de tonnerre.*

*Je crois que je ne t'aime plus.
Je te regarde et je ne vois rien.
Tes pas ne laissent plus de traces
A coté des miens.*

*Je ne t'en veux pas,
Je ne t'en veux plus,
Je n'ai juste plus d'incendie
Au fond du ventre c'est comme ça*

*Elle m'a dit
Elle m'a dit
Elle m'a dit
Elle m'a dit...*

16

Samuel manque de s'arracher la moitié du mollet avec une latte. Il jure. Puis se calme, respire.

Samuel se demande ce qu'il fout là. Pourquoi ne lui a-t-il pas dit de trouver un autre chauffeur ? Pourquoi le coup de foudre ne marcherait pas en sens inverse ? Un jour, sans que l'on sache pourquoi, sans aucune raison apparente, on n'aimerait plus, du tout, plus rien, la personne redeviendrait ce qu'elle était avant, une inconnue... Ce serait tellement pratique, tellement sain... Puis Samuel pense à son père... Le travail manuel, lui répétait-il ! Rien de mieux pour se vider la tête qu'un travail manuel ! Rien de mieux pour dormir ! Fais historien, mon fils, fais historien, c'est un beau métier, mais tu dormiras mal.

17

Un peu plus loin, dans le jardin, se trouvent Éléonore, Claire Andrieux et un jeune couple (la femme est enceinte).

Samuel aimerait entendre ce qui se dit.

Tourne la tête vers eux.



Claire Andrieux/

Et ici vous pourrez facilement installer une belle piscine...

La femme du couple/

Oui, mais il y a des parties à l'ombre... Ce serait plutôt...

Claire Andrieux/ (la coupant)

Il vaut mieux la construire de ce côté-là... Vers le petit muret, là-bas. À part le matin et en fin de journée, c'est très ensoleillé. Surtout en début d'après-midi.

Éléonore aperçoit Samuel, qui regarde toujours, lui sourit.

L'homme du couple/

En fait, nous, la piscine, ça nous est un peu égal, il y a la mer à côté - mais si on veut faire des chambres d'hôtes, c'est indispensable.

Éléonore se tourne vers lui, lui sourit distraitement. Ces gens l'ennuient tellement...

La femme du couple/

On visite l'intérieur ?

Claire Andrieux leur sourit, ils se dirigent vers la maison.

Un peu en retrait, Éléonore suit le jeune couple. L'homme passe sa main dans les cheveux de la femme, puis autour de ses épaules, ils se font des messes basses.

Ils passent devant Samuel en plein effort, s'arrêtent, le regardent.

Éléonore les rejoint, voit Samuel, l'idée d'une connerie dans son œil...

Éléonore/ (au couple)

J'ai pris un ouvrier pour refaire la terrasse... Il y a quelques lattes un peu vermoulues. Rien de grave mais il vaut mieux être prudent.

Samuel l'écoute, comprend très vite son jeu. Elle le regarde malicieusement.

Éléonore/ (à Samuel)

Vous pensez pouvoir finir aujourd'hui, monsieur Preskovic ?

Samuel/ (avec un accent genre roumain, grosse voix)

Ça, madame Éléonore, très difficile à dire, très difficile ! Mais Igor travailler dur ! Mais terrasse magnifique !

Éléonore glousse. Claire Andrieux ne comprend pas. Mais se tait.

Éléonore/ (au couple, avec un grand sourire)

Vous me suivez ?

18

Ils entrent dans la maison. Le couple découvre le grand salon, la cheminée.

L'homme du couple/

Ah oui, c'est bien, c'est grand... C'est bien de ne pas avoir enlevé les meubles, on se rend mieux compte. Et c'est sympa, ces grandes verrières, on se sent pas prisonnier. (après un temps) C'est toute mon enfance. On avait une maison du côté de Tréguier.

Éléonore/

J'aime bien Tréguier. C'est... une jolie ville...

L'homme du couple/

Oui. Mais impossible de trouver une maison qui corresponde.

Claire Andrieux/ (enthousiaste, reprenant la main)

C'est bien pour ça que nous sommes là !

19

Éléonore sort sur la terrasse, observe Samuel en nage qui cloue une latte frénétiquement.

Éléonore/ (avec un petit sourire)

Il était tout pourri, ton accent...

Samuel/

Faut que je le travaille.... (il grimace) Au fond, c'est pas très compliqué. Ça fait juste hyper mal aux mains.

Éléonore/

Tu veux des gants ?

Samuel/

T'en as ?

Éléonore/

Je sais pas... Tu veux que j'aille voir dans le garage ?

Samuel/

Non, non, c'est bon, je vais y aller moi... Va les rejoindre, toi, et sois bonne ! Et souris !

Elle le regarde, soupire, puis rentre dans la maison.

20

Claire et le jeune homme sont dans la cuisine, la jeune femme dans la salle à manger avec Éléonore.

La femme du couple/ (à Éléonore)

C'était la maison de votre père, c'est ça ?

Éléonore/

Oui.

La femme du couple/

Ça doit être douloureux de la vendre.

Éléonore/

Elle est beaucoup trop grande pour moi.

La femme du couple/

Vous n'avez pas d'enfants ?

Éléonore/

Non.

La femme du couple/

Moi, j'aimerais que mon enfant naisse ici, pas à Paris. Qu'il grandisse près de la mer, dans la nature. J'étais pas très partante au départ mais mon mari m'a convaincue. Je crois que j'aime plus Paris, (elle sourit) comme dans la chanson. Ici j'ai l'impression que je pourrais m'accomplir... Je suis très amoureuse, vous savez...

Éléonore/ (pensant "qu'est-ce que vous voulez que ça me foute !")
Je suis contente pour vous.

L'homme passe la tête de la cuisine.

L'homme du couple/
Tu viens voir la cuisine ? Elle est très, très sympa.

La femme le rejoint.

21

Le couple est parti.

Éléonore, Claire Andrieux et Samuel sont assis à la table de la terrasse en dur.

Éléonore/
Ils la prendront pas. (elle soupire) Il trouve le plafond de l'étage trop bas, ce con !

Samuel/
C'est la première visite, attends un peu, on verra bien...

Éléonore/ (à Samuel)
On ? (Samuel la regarde, "tu fais chier !")

Claire Andrieux/ (sentant le malaise)
Il a raison, ne soyez pas si défaitiste... La maison leur a beaucoup plu...

Éléonore/
Pourquoi j'ai dit que je voulais être là pendant les visites ? J'ai pas du tout envie d'entendre ce qu'ils disent à propos de la maison. Dès qu'ils font des critiques, j'ai envie de leur arracher les yeux.

Claire Andrieux/
Ils hésitent, c'est normal. Ils aiment, mais c'est leur premier achat. C'est une étape importante pour eux, ils ne veulent pas se tromper. Ils trouvent le prix un peu élevé, c'est tout.

Éléonore/
Et le plafond trop bas !

Claire Andrieux/
À 300.000, vous verrez, je pense qu'il n'y aura plus de problème de plafond !

Samuel/
La prochaine visite est à quelle heure ?

Claire Andrieux/
À 18h... Maëlle Prigent... Elle connaît la maison, elle l'a déjà visitée, en plus elle est du coin...

Éléonore hoche la tête, Samuel la regarde.

Samuel/
Bon ben j'y retourne... (avec l'accent) Igor encore beaucoup travail !

Éléonore sourit, Claire Andrieux rit (elle a compris la blague).
Elles le regardent retourner à sa tâche, retirer sa chemise, se mettre torse nu, attraper une latte de bois.

Claire Andrieux/ (à Éléonore)
J'ai une faveur à vous demander. Je dois aller chercher mes neveux à l'école. À 18h. Ma sœur est malade. Ça vous embête si je ne suis pas là pour la visite ?

Éléonore/
Bien sûr... Pas de problème...

Claire Andrieux/
Merci.

C'est étrange mais ce merci est sincère.

22

Éléonore est dans la chambre de son père.
Elle parcourt la pièce, laissant traîner sa main sur les meubles, il y a un peu de poussière.
Le lit est fait, tout est impeccablement rangé.
Une toile d'araignée qu'elle défait en levant le bras.
Elle pose son petit verre vide sur la table de chevet.
Se regarde dans le grand miroir accroché à un mur.
Elle entend les coups de marteau de Samuel.
Elle tourne la tête, une vision.

Son père dans une lumière irradiante, flottante, assis sur le rebord du lit, qui la regarde.
 Comme un fantôme. Comme une photo de Gregory Crewdson.
 Elle revient vers le miroir. La vision a disparu.
 Elle ouvre une porte qui mène à un petit labo photo.
 Les fenêtres sont couvertes de velours noir.
 Elle allume la lampe rouge.
 Elle découvre la pièce, les bacs, les photos en noir et blanc argentique triées dans des boîtes.
 À l'ancienne.
 Elle ouvre une boîte, parcourt son contenu d'une main, distraitemment : il y a des photos de paysages bretons, en noir et blanc essentiellement. De belles photos, assez mélancoliques, cadrées large et vides, ciels tourmentés.



Elle referme la boîte.
 Sur le mur, une grande photo est encadrée, en noir et blanc aussi, d'elle et son père enlacés, heureux, une photo qui date d'une dizaine d'années.
 Elle la regarde longuement, laissant l'émotion s'installer.

23

Éléonore s'approche du bureau, s'empare d'une chemise cartonnée sur laquelle elle a écrit au feutre noir :
En cours.
 Elle ouvre une porte qui donne directement sur le jardin, fait quelques pas, son dossier s'échappe de ses mains, les feuilles s'étalent sur les marches.
 Ce sont des factures, des courriers administratifs.
 Elle regarde, découragée, se penche, les ramasse précipitamment.



24

Éléonore est au téléphone, une facture à la main, elle se déplace dans le salon.

Éléonore/

Vous m'entendez ?... Attendez, je sors, ne quittez pas... Surtout ne quittez pas !

Elle sort au grand air.

Samuel, concentré sur sa tâche, ne la regarde pas.

Elle court vers le jardin, près de l'arbre.

Éléonore/

C'est bon là ?... Bon alors, comment on fait ?... Comment ça ? COMMENT ÇA ?... Mon père payait DEUX lignes téléphoniques dont une que vous ne lui aviez pas annulée, qui ne lui servait à rien et que vous continuez à facturer 45 euros par mois !!!... Non, je ne m'énerve pas mais je ne comprends pas comment on peut abuser des gens comme ça...

Elle reprend son souffle, elle est à bout de nerfs.

Éléonore/

Pourquoi il n'a pas fait de réclamation avant !? Mais parce qu'il était malade, madame, et qu'il n'avait pas la tête à ça, si vous pouvez comprendre ça de votre plate-forme téléphonique à la con ! Et puis il est mort, voilà pourquoi... Donc, je fais comment, moi ? JE FAIS COMMENT ? (elle reste figée, puis) Non madame, je ne vous insulte pas... OK, OK, je retire « à la con », ça vous va ? (un temps) Non, ça c'est ce que vous m'avez dit la dernière fois et je l'ai envoyée il y a dix jours cette putain de lettre ! (un temps) Quoi ? Oui, cette lettre, d'accord... (un temps) Ah non, non, ne me mettez pas en attente ! Je le connais votre petit jeu, vous me mettez en attente, et au bout d'un moment ça coupe et on est obligé de rappeler et on tombe sur une nouvelle connasse qui comprend rien, et qui vous remet en attente jusqu'à ce que vous deveniez DINGUE ! (un temps, elle se calme, soudain la ligne se coupe) Allô ? Allô ? ALLÔ ?

Samuel vient la rejoindre, il la fixe, inquiet.

Samuel/

Ça va ?... Éléonore ?

Éléonore/ (regardant son téléphone)

Sale... PUTE !!!

Sans le regarder, folle de rage, elle retourne dans la maison, il la regarde rentrer.

25

Éléonore et Samuel sont dans la cuisine. Grand silence.
Samuel est épuisé, il a remis son tee-shirt. Il s'asperge le visage avec de l'eau du robinet.
Éléonore attrape un petit verre, le remplit de gnôle.

Éléonore/
Elles sont pas trop claires, les lattes ?

Samuel/
Y avait que cette teinte, tu as bien vu... Mais on peut les vernir si tu veux...

Éléonore/ (sèche)
Ça fait toc, comme ça...

Samuel hausse les épaules. Éléonore se ressert un verre de gnôle.

Samuel/
Tu voudrais pas lever un peu le pied, là ?

Éléonore/ (vexée)
Quoi ?

Samuel/
Tu picoles depuis deux heures de l'aprèm.

Éléonore/
Et alors ?

Samuel/
Et alors c'est ridicule, surtout avec les médicaments que tu prends !

Éléonore/
Tu sais très bien ce que je suis en train de vivre !

Samuel/
C'est pas une excuse pour se pochtronner.

Éléonore/ (attrapant son dossier, à bout de nerfs)
Tu veux t'occuper de ça ? Tu veux appeler qui ? (elle fait glisser les factures de leur pochette, les étale sur la table) Hein ? Qui tu préfères ? EDF ? SFR ? La MAAF ? Veolia ? Hein ? Tu veux convoquer le jardinier parce qu'il a pas taillé les bosquets ? Ou tu préfères t'occuper de la femme de ménage qui n'a pas coupé l'électricité ?

Samuel/ (d'un calme olympien)

On est vendredi, (il regarde sa montre) il est 17 h 45, je ne vois pas trop ce que tu vas pouvoir faire.

Elle le regarde, découragée.

Samuel/

Tu peux t'occuper de tout ça à Paris.

Éléonore/ (les larmes montent)

Je sais bien.

Dans son regard on lit "je ne sais pas comment je vais pouvoir gérer tout ça".

Il passe une main dans son dos, le caresse, elle est atrocement nouée.

Il prend son verre, l'avale, se replace face à elle.

Samuel/

Va prendre une douche, va. Je m'occupe de la visite.

26

Maëlle Prigent entre dans la maison avec sa voiture.

Samuel vient à sa rencontre, elle sort de la voiture, le dévisage.

Samuel/

Bonjour... Euh... Je ne sais pas si elle vous a prévenu mais Claire a eu un empêchement.

Maëlle est toujours aussi pâle.

Maëlle/

Oui. Elle m'a dit que ce serait la fille de Gilles, enfin de M. Perron, qui serait là.

Samuel/

Elle prend une douche.

Maëlle/

Et vous êtes ?

Samuel/

Samuel. Un ami.

Samuel s'attend à ce qu'elle lui pose une question. Elle n'en pose pas.

Samuel/
Je... Vous voulez qu'on rentre à l'intérieur ?

Maëlle/
Oui. Allons-y.

Ils se dirigent vers la maison.

Maëlle/
Je ne sais pas si Claire vous a dit mais je connais déjà la maison. J'ai rencontré M. Perron il y a quelques années, j'habite dans le coin, et il m'invitait de temps en temps pour me montrer les photos qu'il faisait. On avait même envisagé de faire une petite expo au "Bel Aujourd'hui"... Vous connaissez ? (Samuel fait non de la tête) C'est là où je travaille, c'est une très jolie librairie à Tréguier... Mais nous n'avons pas eu le temps... (sa voix se brise, imperceptiblement) Je voulais présenter mes condoléances à sa fille...

Samuel est troublé.
Il la laisse entrer en premier dans la maison.
Elle semble un peu vaciller.

Samuel/
Ça va ?

Maëlle/
Oui... Pardon... Je peux m'asseoir ?

Samuel/
Bien sûr.

Elle s'installe sur le canapé. Elle prend un journal sur la table basse, s'évente.
Un feu brûle dans la cheminée.

Maëlle/
Excusez-moi. Je suis un peu émue.

Samuel/
Vous voulez un peu d'eau ?

Maëlle/
Je veux bien, merci.

Il part vers la cuisine, elle reste sur le canapé à fixer le feu, on entend le bruit de la douche au loin.

Puis elle se lève, regarde la bibliothèque, la parcourt des yeux en vitesse, attrape un livre qu'elle glisse rapidement dans son sac (dont on lit le titre, "L'Errance de l'oiseau"), se rassoit.
Samuel la rejoint, lui tend le verre d'eau, elle le boit.

Maëlle/
Vous devez me prendre pour une folle, pardon.

Samuel/
Ne vous inquiétez pas... Mais vous seriez intéressée par la maison ?

Maëlle/
Je... Oui, oui, bien sûr... Mais je crois que... Vous êtes là encore combien de temps ?

Samuel/
Jusqu'à dimanche.

Maëlle/
Si ça ne vous dérange pas, je préférerais revenir. Demain, peut-être. Je ne me sens pas très bien.

Samuel/
Pas de problème. Vous... Vous appelez Claire Andrieux pour l'horaire ?

Maëlle/
Oui, oui, bien sûr. Je vois avec elle... (elle se lève prend son sac)

Elle est déjà dehors, on dirait qu'elle a envie de fuir.

Samuel/
Vous ne voulez pas que je vous présente sa fille ?

Maëlle/
Demain... J'aime beaucoup cette maison, vous savez.

Samuel/(après un temps)
Ça va aller ?

Elle monte dans sa voiture.

Maëlle/
Oui, oui. Merci... Excusez-moi.

Elle part. Samuel regarde la voiture partir.
Il devine quelque chose qu'il n'est pas censé deviner, qui ne le concerne pas.
Ça ne me regarde pas, il se dit.



27

Éléonore est sous sa douche. Elle se rince les cheveux, puis le corps.
Elle sort, se sèche, se peigne, se met de la crème sur le corps. Le visage.
Puis elle s'habille, se maquille, se prépare, se fait belle.
Comme pour un rendez-vous amoureux.

28

Elle entre dans le bureau de son père à l'étage, s'assoit sur le fauteuil.
Elle ouvre un tiroir, un autre. Regarde, respire.
Un dossier, avec des lettres, des lettres personnelles.
Elle ne veut pas regarder, ne pas lire.
Puis un autre dossier, au fond.
Ses lettres.
Celles qu'elle écrivait à son père.
Elle les regarde - il y a aussi des dessins.
Les larmes lui montent aux yeux.
Une la bouleverse, elle s'en souvient, la sort.
Elle avait 13 ans, une écriture d'adolescente, très ronde, avec des petits cœurs sur les i.

Une lettre qui dit :

*Papa,
Je voulais juste te dire que même si maman est partie, moi je suis là et je t'aime.
Maman ne voudrait pas que tu sois triste, ni que moi je sois triste.
Je te fais plein, plein, plein, plein, plein, plein,
plein de bisous.
Éléonore*

Éléonore n'a pas très envie de ça, pas envie de repleurer.
Ça va bien.
Elle a soif.

29

Samuel est dans la cuisine.
Il est en train d'ailler, de saler, poivrer, huiler, malaxer le rôti.
Il voit qu'elle a pleuré.
Il la regarde, lui sourit.
Il voit aussi qu'elle s'est faite belle – lui ne s'est pas changé.
Elle se sert un verre de vin.

*Éléonore/
C'était comment avec la dame ?*

*Samuel/
Elle n'est pas restée très longtemps... Elle revient demain...*

Éléonore ne comprend pas.

*Samuel/
Laisse tomber... Tu veux des frites ou des pommes sautées ?*

*Éléonore/
Des pommes sautées... (elle sourit) Avec de l'ail...*

Samuel la regarde, attrape une tête d'ail, la casse, détache les gousses mais les garde en chemise.

*Samuel/
Tu n'as pas l'intention de me rouler des pelles, donc...*

Éléonore/

Pourquoi ? Tu y comptais ? (il la regarde en souriant, vieille petite vanne entre eux) De toute manière tu vas en manger aussi, non ? Et puis dans deux heures, je serai saoul, tu pourras faire de moi ce que tu veux, je me souviendrai même pas...

La phrase ne fait pas rire Samuel. Il se ferme dans l'instant.

Éléonore/

*C'était une blague... (elle sourit, lui non, ce qu'elle vient de dire le dégoûte) Oh, Samuel !?
C'était une blague!!*

Il épluche des patates avec un économe, les coupe en cubes.
Elle le regarde sans rien dire.
Elle sait que quand il est comme ça, il ne faut pas lui parler, attendre que ça passe.
Elle sait qu'il pense à ce chanteur avec qui elle a couché.
Elle avait besoin d'un choc. Quelque chose qui la réveille, qui le réveille.
Elle avait besoin de se sentir en vie. Follement.
Elle ne pensait pas qu'il l'aimait à ce point.
Elle ne pensait pas qu'elle lui ferait aussi mal.
Ils se sont séparés. Et lui l'a détestée, haïe, maudite.
Elle, au début, s'est sentie soulagée de cette histoire.
Elle sortait avec ce chanteur. Passer d'un historien à un chanteur : la vie lui semblait follement gaie, légère.
Puis, très vite, il lui a manqué.
Son corps lui a manqué, sa voix, ses mains.
Son sérieux, son regard, son sourire.
Sa bienveillance folle, son inquiétude constante, même s'ennuyer avec lui lui manquait.
Elle ne savait pas comment faire, comment faire pour le revoir.
Elle savait qu'il l'avait remplacée, elle savait qu'il n'était plus seul.
L'état de santé de son père a soudain empiré, alors elle l'a appelé.
Alors il l'a revue, pour son père, pour l'aider.
Il ne posait plus de questions sur le chanteur, il ne voulait rien savoir.
Ils se voyaient dans des cafés, il la laissait parler et puis il s'en allait, rejoignait Laure.
Son cœur aussi était brisé, mais il ne disait rien.
Il travaillait. Faisait de son mieux. La remplaçait.
Parfois il se mettait à pleurer, tout seul devant son ordinateur, il fondait en larmes.
Quel gâchis, il disait, quel gâchis.
Un soir, il était rentré saoul, seul, et lui avait envoyé un texto :

"JE T'AIME INDEFECTIBLEMENT."

Il l'avait regretté le lendemain.

Ne plus jamais boire, il s'était dit, ne plus jamais être saoul.

Accepter. Ne plus aimer les gens indéfectiblement.

Éléonore, elle, buvait trop, prenait des médicaments, ne voyait plus ce chanteur.

Et puis son père est mort.

Et elle s'est effondrée, a appelé Samuel.

Il l'a rejoint pour boire un verre dans un café à La Villette, juste à côté de l'hôpital, l'a attendue tandis qu'elle récupérait les affaires de son père, s'occupait des papiers, l'a aidée à ramener les valises, les couvertures, le petit ghetto-blaster qui était dans sa chambre.

"Merci", elle lui a dit. Et il s'est en allé. Dévasté, en miettes.



30

Éléonore et Samuel sont à table, ils dînent dans la cuisine.

Un rôti de bœuf de bœuf, des pommes sautées, et de l'ail en chemise.

Samuel parle, Éléonore l'écoute. Elle se ressert parfois en moutarde.

Samuel/

Karl a pu prendre des photos dans la maison. Même si c'est très dur d'y entrer aujourd'hui. Je ne sais pas comment il a fait. Le petit salon dans lequel s'est suicidée Geli n'a pas beaucoup changé, il a dit. Pourtant il y a très peu de photos. Aucune de 1931, l'année où elle est morte. Les Américains en ont fait en 45, mais ce n'était peut-être plus dans le même état. On ne sait pas.

Éléonore/

Tu as vu les photos ?

Samuel/

Pas encore, non. Je les verrai lundi.

Éléonore/

Branche-toi sur l'ordi de mon père...

Samuel/

Non, je peux attendre.

Éléonore/
Tu n'es pas curieux de les voir ?

Samuel/
Si...

Comment, quand on est curieux à ce point, quand c'est si important, peut-on attendre ?

Éléonore/
Je n'aurais pas ta patience, je ne sais pas comment tu fais.

Samuel/
Là je suis avec toi, ici. Lundi je retournerai avec Geli.

Éléonore/
Et avec Laure...

Samuel/
Et avec Laure.

Éléonore/
Je ne comprends toujours pas pourquoi tu l'as choisie comme sujet de thèse...

Samuel/
Qui ça, Laure ? (il la regarde, sourit) Geli ? Parce que personne ne s'intéresse à elle... Parce que personne ne saura jamais comment elle est morte, si elle s'est vraiment suicidée, ou si Hitler, fou de jalousie, l'a tuée, parce qu'elle voulait le quitter, ou si son entourage s'est chargé de l'en débarrasser parce que ce n'était pas très bien vu de vivre et de coucher avec sa nièce de 23 ans quand on était sur le point de prendre le pouvoir ...

Éléonore/
Et toi, tu sais ce qui s'est passé ?

Samuel/
Non... (il sourit) Mais c'est pas ça le sujet, le sujet c'est de se dire que sans elle, il n'y aurait pas eu de guerre. Si elle n'était pas morte, il n'y aurait pas eu de guerre... On est quelques-uns à penser ça, mais pas énormément, c'est pas super super bien vu ! (il sourit) Les gens la prennent pour un personnage secondaire, mais moi, je pense que c'est le premier rôle de l'histoire... À partir du moment où elle est morte, où elle n'a plus été dans sa vie, il est devenu complètement fou... Mais les historiens, depuis 45, ne veulent pas mettre d'amour là-dedans, juste de la perversion, une relation perverse, en plus c'était sa nièce - même s'il l'a rencontrée pour la première fois quand elle avait 16 ans !

Éléonore/

Qu'est-ce que tu veux prouver ? Qu'Hitler était un type comme les autres !?

Samuel/ (s'énervant subitement)

Bien sûr que non ! Je dis juste qu'il ne faut jamais oublier les paramètres humains dans tout parcours, aussi monstrueux soit-il. Dans la haine démente qui l'a animé, il y a pour moi des traces de cette histoire d'amour avec Geli. Qu'après elle, toute trace d'humanité a totalement disparu chez lui... Goering l'a déclaré à Nuremberg, d'ailleurs... (il soupire, se calme) Enfin bon, c'est compliqué, mais l'idée c'était surtout de s'intéresser à cette fille, qui n'avait rien demandé, et qui a peut-être 65 millions de morts sur le dos !

Éléonore/ (après un temps)

Elle était jolie ?

Samuel/

Même pas, non... Enfin... Non...



Éléonore/

Et tu crois qu'elle était vraiment amoureuse de lui ?

Samuel/

D'Hitler ? Oui, je pense... En tous cas elle l'a été...

Éléonore/

En même temps, c'était la meuf d'Hitler, c'est peut-être pas non plus la peine de trop s'apitoyer...

Samuel/

Je m'apitoie pas, mais quand tu passes deux ans à t'intéresser à quelqu'un, forcément tu essaies de comprendre... Et puis elle a rien fait de mal, elle... Elle voulait être chanteuse d'opéra, elle était soprano, c'était la seule chose qui l'intéressait...

Éléonore/

Elle devait quand même se douter de deux trois trucs, non ?

Samuel/ (il la regarde, après un temps)
Tu sais très bien que les chanteurs sont teubés...

Elle encaisse, ne bronche pas. Trouve que la vanne est bonne.
Elle sourit.
Elle n'a jamais compris pourquoi il avait choisi ce sujet de thèse. Pourquoi cette histoire le hantait. Il s'appelle Samuel mais il n'est même pas juif. Elle ne comprend pas, non, mais cela la séduit, follement, elle aime les histoires qu'il raconte – à lui les mots, elle les images.
Elle boit une gorgée de vin, le regarde, amoureuse.
Ces deux-là n'auraient jamais dû se séparer.
Voilà ce qu'on pourrait se dire en les regardant.
Voilà les bêtises que l'on pense.

31

Il fait nuit dehors, le dîner est fini.
Samuel est assis sous l'arbre, son ordinateur sur les genoux, il parle sur Skype avec Laure, éclairé par l'écran.
Il sourit, il a froid.
Éléonore, de la maison, l'aperçoit. Elle le regarde, l'observe, tout en fumant une cigarette – et c'est la première fois que nous la voyons fumer.
Elle attrape son appareil photo, s'approche doucement, le prend en photo sous l'arbre sans qu'il s'en aperçoive, elle fait des effets avec la fumée de sa cigarette.
Au bout de quelques secondes, cela lui fait mal, cette connivence entre eux lui fait mal.
Elle aperçoit, de loin, Laure sur l'écran, réalise...
Elle ne peut pas le photographier alors qu'il parle avec cette fille.
Elle écrase sa cigarette, puis affiche les images prises sur son appareil numérique, les efface.

32

Éléonore entre dans le labo photo de son père.
Elle regarde autour d'elle, s'assoit, ouvre un tiroir, puis un autre.
Elle sort quelques clichés, puis, sous un tas de photos, elle découvre des négatifs.
Éléonore regarde les négatifs à la lumière, cela l'intrigue, puis elle regarde la date inscrite sur l'enveloppe.
Ces photos sont récentes, ont quelques mois seulement.

Lumière rouge dans le labo.
Éléonore est derrière l'agrandisseur. Elle regarde sa montre, compte seize secondes, sort le papier photo blanc et le trempe dans le bac contenant le révélateur. L'image apparaît.
C'est un nu de femme dans un lit, une belle image.
Nous reconnaissons Maëlle Prigent – Éléonore, elle, ne sait pas qui c'est.
Elle voit juste le corps d'une femme nue photographiée par son père. Elle la regarde.
Puis elle attrape la photo et la trempe dans le bac contenant le fixateur.
Samuel arrive dans le couloir. Il appelle Éléonore, qui ne répond pas.

Puis il aperçoit une lumière rouge sous la porte du labo photo.
Il s'approche, frappe à la porte, appelle.
Elle lui demande d'attendre, de ne pas entrer.
Il attend, quelques secondes.
Puis la lumière rouge s'éteint, une lumière blanche se fait.
"Tu peux entrer" elle dit.
Il entre, et découvre, accrochés sur un fil, en train de sécher, une douzaine de photos noir et blanc représentant Maëlle Prigent, nue. Très belles photos posées, qu'on pourrait croire du début du XXème siècle.
Elle semble un peu choquée en les regardant.
Samuel hésite. Puis :

Samuel/
C'est la femme qui est venue cet après-midi.

Éléonore se tourne vers lui, comprend.
Samuel ne dit rien.

33

Plus tard.
Éléonore boit un verre de gnôle sur le canapé du salon.
Le feu brûle dans la cheminée.
Elle et Samuel regardent une série à la télévision.
Samuel se tourne régulièrement vers Éléonore, qui ne dit rien, fixe l'écran.
Soudain une scène de sexe, inattendue, un couple faisant l'amour brutalement.
L'image est gênante pour eux, dans leur situation.
Samuel est gêné. Éléonore semble s'en foutre.
Il la regarde, puis se lève.

Samuel/
Je vais me coucher... Tu penses à mettre le pare-feu pour la nuit ?

Elle hoche la tête.

Samuel/
À demain, dors bien.

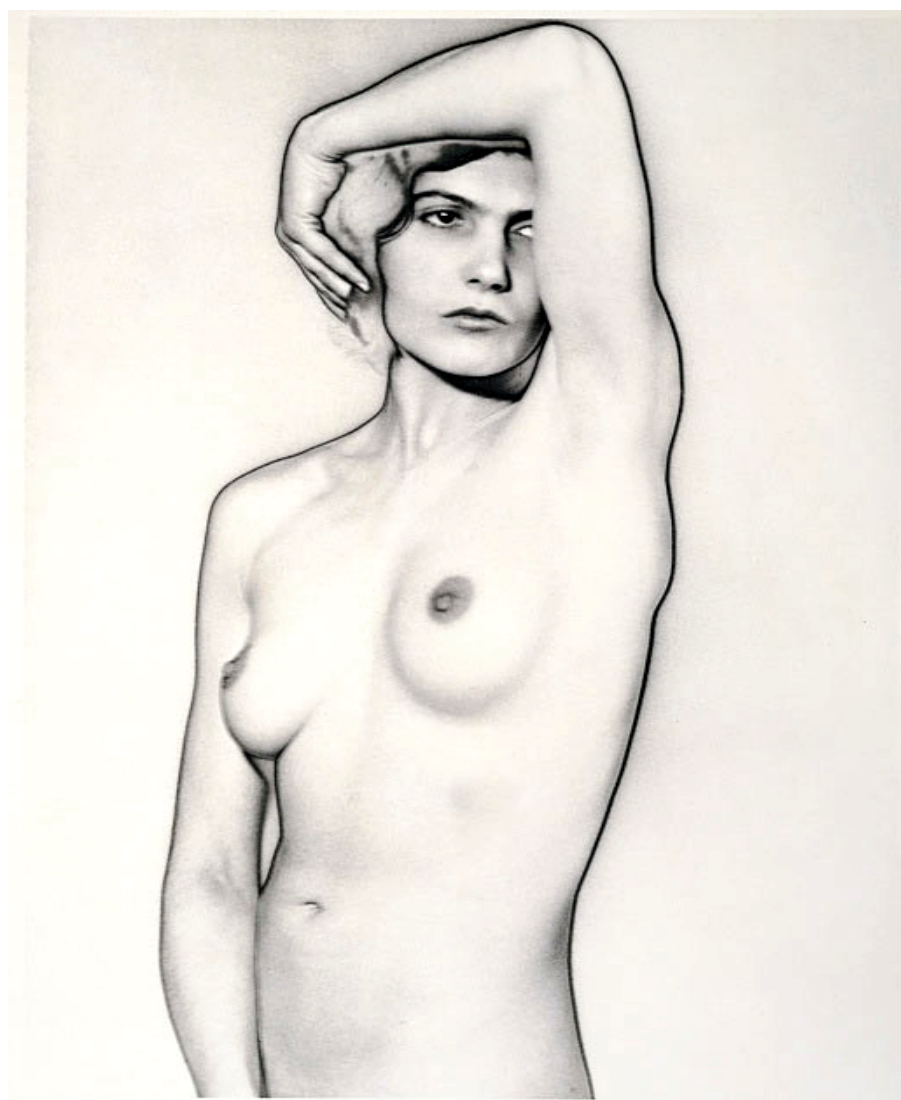
Il se lève, va mettre le pare-feu devant la cheminée, va pour sortir.

Éléonore/ (dans son dos, sans le regarder)
Sam ? (il s'arrête) Tu crois que c'est le dernier weekend qu'on passe ensemble ?

Samuel/ (après un temps)

Je ne sais pas... (sans la regarder) C'est possible...

Elle hoche la tête, il sort. Elle reste seule, devant l'écran, à regarder la scène de sexe.
Elle boit son verre de gnôle.



34

UNE IMAGE d'Éléonore dans son lit. Un lit qui semble très, très grand, elle est racapotée dans un coin, sous une grosse couverture à carreaux. Elle ressemble à un enfant perdu dans un lit d'adulte. Soudain, dans son sommeil, elle se met à tousser, toux bronchiteuse, sèche, mais qui ne la réveille pas.

UNE IMAGE de Samuel dehors, fumant devant dépendance. Son visage est marqué, son regard est perdu. D'une pichenette, il jette la cigarette dans le jardin.



SAMUEL

*J'ai menti tout à l'heure.
Je n'avais jamais comparé avant, non, mais maintenant, je compare.
Éléonore parle en dormant, mais si je la pose là, sur mon épaule, et qu'elle trouve le sommeil,
huit heures après elle sera là, au même endroit, se réveillera.
Et moi, j'aurai passé huit heures à la regarder dormir, l'écouter parler en dormant.
Souvent elle dit "Papa". "Papa ceci", "Papa cela". Jamais "Maman".
Souvent elle dit "J'ai peur" et elle sursaute un peu.
Alors je la serre contre moi, je lui dis "Tout va bien", "Ce n'est rien", "Je suis là", et elle sourit
dans son sommeil, et je sens sa main sur mon bras, qui serre mon bras, qui prend ma main.
C'est un sommeil toujours inquiet.
Laure ne s'endort jamais sur mon épaule. Elle reste un peu collée à moi, puis se détache, au
moment de trouver le sommeil, se retourne et s'endort, colle ses fesses contre moi.
Sa présence est pourtant rassurante, je sais que la nuit sera paisible.
Elle ne sent pas l'alcool au réveil, une haleine printanière, un sourire rayonnant.
On ne devrait épouser / que les gens / avec qui / l'on dort bien.*

35

Samedi matin.
Éléonore court.
La Bretagne dort encore.
Elle porte des baskets, un short en jean et un sweat à capuche qui la rajeunissent de 15 ans.
Adolescente.
Elle court sur la route qui mène à la mer, la garde en point de mire.
De temps en temps elle s'arrête de courir, se tient les côtes, marche un peu, puis se remet à courir, se force.
Elle arrête de courir, la marée est basse, elle marche en direction d'une petite île au loin.
Un silence.

PÈRE/

"Vends cette maison, vends-la vite, très vite, ne réfléchis pas. C'est la crise, c'est dur, tu pourras respirer un peu, payer ton loyer, faire de vraies photos, pas des commandes minables, ne gâche pas ton talent... Pas d'états d'âme, pas de sentimentalisme, surtout pas, aie ça en horreur. Et peu importe à qui tu la vends. Débarrasse-t-en..."

Éléonore descend sur la plage.
Elle s'arrête. Reprend son souffle. Regarde la mer.



36

Samuel prend son café dans la cuisine, il se réveille. Il fume.
Éléonore arrive de l'extérieur dans sa tenue de sport. Elle le voit, lui sourit, passe derrière lui pour se servir du café, lui glisse un baiser sur la tête en passant.

Éléonore/
Hello ! Tu as bien dormi ?

Samuel/
Impec. Et toi ?

Éléonore/
Bien, oui...

Il la regarde, elle a l'air de bonne humeur, en forme.
Elle boit une gorgée de café, fait une grimace, repose la tasse.

Éléonore/
Tu m'amènes à Pleubian ?

Samuel/
Maintenant ?

Éléonore/
Oui. J'ai envie de croissants... Pas toi ?

Samuel, un peu bousculé, boit une gorgée de café, écrase sa cigarette.
Ne pas rentrer dans son jeu.
En même temps, lui aussi a envie de croissants. D'un vrai petit-déjeuner. De lire les journaux à la terrasse d'un bistrot. Il sort, la regarde installée dans la voiture qui l'attend.
Une drôle de fille.



37

Samuel a repris ses travaux sur la terrasse.
Il arrache, assemble, et cloue, avec un entrain bien moindre que la veille.
On sent que ça ne l'amuse plus beaucoup.

38

Éléonore et Claire Andrieux, elles, sont dans le salon, avec un couple dans la cinquantaine.
Un homme aux traits sévères, une femme au teint trop bronzé.
L'homme parcourt la pièce, s'assied sur le canapé.
Éléonore le fixe d'un air désapprobateur.

L'homme/
Vous vendez les meubles ?

Éléonore/
Non. À priori non.

L'homme/
Dommage. J'en cherche un comme ça depuis longtemps. Il est confortable.

Claire Andrieux le regarde, surprise.

L'homme/
C'est du cuir ?

Éléonore/
C'est du cuir.

L'homme désigne la télé du doigt, examine les télécommandes posées sur la table basse.

L'homme/ (à Éléonore)
Vous avez le satellite ?

Claire Andrieux/ (prenant les devants)
Oui, oui, entre autres. La maison est très bien équipée de ce côté-là.

La femme regarde les murs, soulève un petit cadre, la peinture est plus claire que le reste du mur.

La femme/
Il faut refaire les peintures.

Claire Andrieux/
Effectivement, cette pièce nécessite un petit rafraîchissement... C'est généralement le cas dans les pièces où il y a une cheminée. Mais madame Angevin, croyez-moi, c'est une maison très bien entretenue, et je m'y connais. Il y a un minimum de travaux à prévoir. Vous allez sans doute vouloir changer des choses, c'est une question de goût.

L'homme/
Si jamais on l'achète...

Éléonore regarde l'homme, qui se lève et s'approche de la bibliothèque. Il prend un livre, l'examine.

L'homme/
Ça, c'est une édition rare à mon avis. (il ouvre le livre, le feuillette) Ah oui, 1904, effectivement... Vous savez que vous pouvez en tirer un très bon prix ? Je peux vous donner l'adresse d'un libraire à Paris, c'est un bon ami. Il fait de très bonnes expertises et ce n'est pas un escroc, lui, au moins, contrairement à pas mal de ses confrères...

La femme/
La charpente est traitée ?

Claire Andrieux/
Oui, il y a eu un traitement contre les xylophages l'année dernière, à renouveler de temps en temps, évidemment. La région est assez humide. C'est la Bretagne, c'est comme ça. Bon... On continue la visite, non ?

On sent qu'elle n'aime pas trop ces gens, elle non plus.
Suivie de la femme, elle part en direction de la salle à manger.

L'homme/ (s'approchant d'Éléonore)
Et il ne fait pas trop froid l'hiver ? Parce que je vois que vous avez fait du feu, là, et forcément, en cette saison, ça m'inquiète !

Éléonore/ (subitement)
Mais je fais du feu si je veux, je vous emmerde, je suis chez moi ! Si vous voulez avoir chaud, achetez sur la Côte d'Azur ! J'en sais rien, moi ! Claire ! CLAIRE !!!! (Claire revient dans le salon, suivie de la femme) Claire, je crois qu'on va arrêter là... Je ne veux pas vendre la maison de mon père à... ces personnes... Et je... Enfin... Je... (un petit temps) J'ai été grossière, je... Pardon...

Elle sort retrouver Samuel.
Tandis que le couple d'acheteurs rejoint sa voiture, Claire s'avance vers Éléonore, que l'on sent un peu merdeuse.

Éléonore/
Je suis désolée...

Claire Andrieux/

Vous avez très bien fait, rassurez-vous... Quel trou du cul celui-là ! (la phrase surprend Éléonore, la fait sourire) Prochaine visite à 14 heures, vous avez le temps de vous remettre. Je pense qu'ils vous plairont plus... Et je vous le répète, vous n'avez pas besoin d'être là à chaque visite...

Éléonore/

Je sais. Vous vous débrouillez même mieux sans moi, je dirais...

Claire Andrieux/

Vous ne voulez pas qu'on déjeune ensemble, à Lézardrieux ? Je vous invite ! (elle regarde sa montre) Il est quelle heure ? 11 heures moins le quart... On dit quoi ? Midi trente ?

Éléonore et Samuel se regardent, puis :

Éléonore/ (prise de court)

Pourquoi pas, oui...

Claire/

Parfait ! On se retrouve à l'ancien club de voile sur la route de Kergrist, vous voyez où c'est ?

Samuel fait oui de la tête.

La femme/

Madame Andrieux, on vous attend !

Claire va pour repartir, puis se penche vers Éléonore :

Claire Andrieux/

J'aime beaucoup votre parfum. C'est quoi ?

Éléonore/

Euh, je sais pas, de l'Huile Prodigueuse, je crois...

Claire Andrieux/

C'est prodigieux !

Claire Andrieux rit de sa vanne nulle. Éléonore et Samuel sourient.

Elle part.

Ils la regardent.

Une drôle de femme.

39

La baie du Trieux. Ils se sont garés là, en attendant Claire.
En face, quelques maisons presque en front de mer, quelques bateaux qui mouillent.
Ils se baladent, regardent le paysage. Elle prend des photos.
Claire Andrieux arrive en voiture et se gare, les rejoint.

Claire Andrieux/
Rebonjour !

Éléonore/
La visite s'est bien passée ?

Claire Andrieux/
*Oui, enfin, ce sont vraiment des horribles personnes... (elle fait une grimace) Oublions !
(elle sourit) Vous regardiez la maison ?*

Éléonore/
Quelle maison ?

Claire Andrieux/
*Celle-ci. (elle désigne la maison à deux étages que regardaient Samuel et Éléonore) Ker
Flandry... C'était la maison de Brassens.*

Samuel/
C'est vrai ?



Claire Andrieux/

Il y a passé les dix dernières années de sa vie, il venait tout le temps. Mon père était devenu copain avec lui. Il paraît même qu'il m'a prise dans ses bras et qu'il m'a embrassée... Je devais avoir trois mois... Soit dit sans me la péter !

Éléonore/

La grande classe !

Samuel/

Il faisait quoi, votre père ?

Claire Andrieux/

Il était charcutier... (à Éléonore) Moins la grande classe ! (elle sourit) Dès qu'il arrivait en Bretagne, la première personne qu'il passait voir c'était mon père, pour lui prendre des saucissons à l'ail, et en repartant, il en ramenait une cinquantaine à Paris. Et puis il déposait deux chèques, chaque année, un pour le club de foot, l'autre pour la maison de retraite. C'était un peu le mécène du village, Brassens... Un grand monsieur.

Samuel écoute, adoube. Le coin prend soudain à ses yeux une autre dimension.

Samuel/ (à Éléonore)

Tu le savais ?

Éléonore/

Non, non...

Ils avancent.

40

On les retrouve attablés en terrasse sur le petit port, devant des bols de cidre.

Claire Andrieux et Samuel énumèrent des titres de chansons de Brassens en grands connaisseurs de son œuvre, Claire qui semble très bien connaître son sujet a une longueur d'avance sur Samuel. Éléonore les regarde, attendrie.

Claire Andrieux/

Et l'album posthume, vous le connaissez ?

Samuel/

Celui par Le Forestier ? J'adore !

Claire Andrieux/

"La maitresse d'école" ! "Entre la rue Didot et la rue de Vanves" !

Samuel/
"Les châteaux de sable" !

Claire Andrieux/ (chantonnant)
À cent pas de là sur la dune / en attendant que la fortune...

Samuel/
*... des armes sourie aux vainqueurs...
Plus belles que les leurs, ma foi...*

Une serveuse arrive avec trois crêpes, ils s'arrêtent de chanter en rigolant.

La serveuse/
L'andouillette c'est pour qui ?

Claire Andrieux lève la main. La serveuse pose son assiette devant elle.

La serveuse/
Et les deux complètes... Bon appétit !

Elle s'en va.
Ils attaquent.

Claire Andrieux/ (la bouche pleine)
Mmmm... J'en ai une pour vous ! (elle avale, boit une gorgée de cidre, s'essuie la bouche, regarde Éléonore, et se met à chanter) :

*Sauf dans le cas fréquent, hélas ! / Où ce sont de vrais dégueulasses,
On ne devrait perdre jamais / Ses père et mère, bien sûr, mais
A moins d'être un petit malin / Qui meurt avant d'être orphelin,
Ou un infortuné bâtard / Ça nous pend au nez tôt ou tard.*

*Quand se drapant dans un linceul / Ses parents le laissent tout seul,
Le petit orphelin, ma foi / Est bien à plaindre. Toutefois,
Sans aller jusqu'à décréter / Qu'il devient un enfant gâté,
Disons que dans son affliction / Il trouve des compensations.*

*D'abord au dessert aussitôt / La meilleure part du gâteau,
Et puis plus d'école, pardi / La semaine aux quatre jeudis.
On le traite comme un pacha, / A sa place on fouette le chat,
Et le trouvant très chic en deuil, / Les filles lui font des clins d'œil.
Hier j'ai dit à un animal / De flic qui me voulait du mal :*

*Je suis orphelin, savez-vous ? / Il me répondit : je m'en fous.
J'aurais eu quarante ans de moins / Je suis sûr que par les témoins
La brute aurait été mouchée. / Mais ces lâches n'ont pas bougé.*

*Aussi mon enfant si tu dois / Être orphelin, dépêche-toi.
Tant qu'à perdre tes chers parents, / Petit, n'attends pas d'être grand.
L'orphelin d'âge canonique / Personne ne le plaint : bernique !
Et pour tout le monde il demeure / Orphelin de la onzième heure.*

*Celui qui a fait cette chanson / A voulu dire à sa façon,
Que la perte des vieux est par / fois perte sèche, blague à part.
Avec l'âge c'est bien normal, / Les plaies du cœur guérissent mal.
Souventes fois même, salut ! / Elles ne se referment plus.*

Tandis qu'elle chante, les émotions naviguent.
Comment peut-elle chanter ça, d'abord ? Comment peut-elle être si inélégante, si brusque ?
Puis, comme elle s'applique, comme c'est beau, comme son regard, planté dans celui d'Éléonore, est intense, pur, ils écoutent.
Éléonore a les larmes aux yeux, mais sourit parfois devant la drôlerie du texte.
Samuel la regarde, lui-même assez chamboulé.
À la fin, Éléonore pleure, mais des pleurs de soulagement, des pleurs qui font du bien.
Claire Andrieux, émue, lance un sourire à Éléonore, puis réattaque sa crêpe à l'andouillette.

Éléonore/ (à Claire, subitement)
Elle revient à quelle heure, madame Prigent ?

Claire Andrieux/ (on la sent soudain gênée)
18h, je crois...

Éléonore/
Parlez-moi d'elle...

Claire Andrieux/ (après un temps)
C'est une dame très bien, très belle... Mais vous l'avez vue, non ?

Éléonore/
En photo seulement... (Claire la regarde sans comprendre)

Samuel/ (à Claire)
C'est moi qui l'ai reçue... Et elle est belle, c'est vrai...

Claire Andrieux/

Elle est très investie dans la vie associative de la région, elle est libraire, elle... (elle marque un temps) Elle était assez liée à votre père, enfin je crois... Si c'est de ça dont vous voulez parler... (Éléonore la regarde, hoche la tête) Mais je n'ai pas grand chose à ajouter, je ne la connais pas très bien, ce n'est pas une amie, et je connaissais très peu votre père, même si je le trouvais très séduisant lui aussi, très beau...

Éléonore/

Elle est mariée ? Elle a des enfants ?

Claire Andrieux/

Son mari est mort dans un accident de voiture, il y a sept ou huit ans, et elle a deux enfants, oui, qui doivent être grands maintenant...

Éléonore/

Et elle veut vraiment l'acheter, la maison ?

Claire Andrieux/

Oui... Enfin, sûrement...

Éléonore semble n'avoir plus faim.

Elle repousse son assiette de crêpe, à peine entamée, se ressert du cidre.

Claire et Samuel échangent un regard. Ce n'est pas la peine de faire semblant.

Claire Andrieux/ (à Éléonore)

Il ne vous a jamais parlé d'elle ? (Éléonore fait non) Il devait avoir ses raisons, ce serait ridicule de lui en vouloir pour ça... Ou de lui en vouloir à elle...

Éléonore/

À elle ? Mais je m'en fous, d'elle ! Complètement ! Et à lui, je lui en veux d'être mort, si vous voulez tout savoir... Je lui en veux d'être parti comme un lâche, de m'avoir laissée toute seule... Avec cette putain de baraque !

Samuel/

Tu n'es pas toute seule, arrête... Et prends un dessert... (il sourit) Je suis sûr qu'il y a des crêpes...

Claire Andrieux/ (à Éléonore)

La Grand Marnier Nutella est top ! Bon, elle est pas prête d'être remboursée par la Sécurité Sociale mais elle est top ! Vous voulez qu'on en partage une ?

Éléonore sourit.

Soudain, le téléphone de Samuel, sur la table, se met à vibrer.

L'image de Laure apparaît sur l'appareil – elle est très belle, souriante, elle ne ressemble pas à Éléonore, qui repère l'image à l'envers.

Éléonore/ (à Samuel)

Ben réponds...

Samuel/ (gêné)

Je l'appellerai tout à l'heure...

Claire suit la scène. Éléonore prend le téléphone, Samuel se crispe, craignant qu'elle décroche, mais elle regarde simplement l'image...

Éléonore/

Elle est jolie...

41

Samuel est dans le magasin Mr Bricolage de Paimpol.

Il examine les vernis, regarde les teintes. Ne sait laquelle choisir. Demande des conseils à un vendeur.

Son téléphone vibre, il l'attrape, c'est "Laure".

Il décroche.

Samuel/

Oui, ma belle... (...) Comment ça va ? (...) Mais non, sois pas triste, c'est parce que je t'ai dit, c'est assez compliqué, mais tout va bien, ne t'inquiète pas... (...) Non, je... Je suis dans un magasin, à Paimpol... Et alors, c'était bien le Woody Allen ? (...)

Il sourit, fait quelques pas, s'appuie contre un rayonnage. Il l'écoute parler, son visage se crispe un peu. Une annonce tonitruante se répand à travers les haut-parleurs du magasin.

Samuel/

J'entends plus rien, là... Je sors du magasin et je te rappelle, d'accord ?

Il raccroche et retourne examiner les pots de vernis.

Il est sur le parking maintenant, il est à nouveau au téléphone avec Laure. Il prend une cigarette, la met à la bouche, ne l'allume pas.

Samuel/

*Je serai là en fin d'après-midi... Demain, oui... (...) T'inquiète pas, je te dis (...) (agacé)
Mais non, c'est juste que (...) S'il te plaît, Léo, j'ai pas envie de...*

Samuel blêmit d'un coup. Il s'arrête, réalise. Un petit temps.

Samuel/

Excuse-moi... Je... m'excuse... Laure, pardon. Pardon, Laure.

Il sort son briquet et allume sa cigarette, nerveusement.
Il a l'air tellement fatigué.

42

Samuel en voiture, seul, roulant dans la campagne.
Il regarde le paysage.
Soudain quelque chose traverse la route déserte.
Il ne voit pas exactement quoi, freine.
Pas d'accident.
Il souffle, sans vraiment comprendre ce qui s'est passé.
Range la voiture sur le côté de la route, descend.
Regarde à gauche, à droite.
Rien.

SAMUEL

Un matin, je me suis réveillé, tu dormais encore, on était chez moi.

Je me suis levé, je suis allé faire du café, j'ai sorti des croissants du congélateur, je les mis dans le four, thermostat 6.

Tu étais allongée sur le dos, paisible, une jambe dépassant de la couette.

Je me suis dit à ce moment-là que toute ma vie, toute la vie, je voulais me réveiller contre toi.

Je me suis dit que je voulais un enfant de toi, qu'il ait tes yeux, ta peau, et ton sourire.

Je me suis dit que tu étais mon amour, et que si nous nous séparions un jour, je ne m'en remettrais jamais.



43

Claire Andrieux et Éléonore, dans la voiture de Claire, arrivent devant la maison d'Éléonore.

Il est 14h05.

Claire a l'air un peu pompette.

Claire Andrieux/

Il y avait beaucoup d'acheteurs britanniques avant la crise, mais c'est vraiment rare maintenant... Je les aime pas beaucoup, les Anglais, moi... Ils sont... pfft, je sais pas...

(elle grimace) Je les aime pas trop...

Éléonore sourit, ouvre la maison.

Claire reste sur la terrasse.

Une vieille Aston-Martin surgit sur le terre-plein en gravier.

Deux hommes en sortent, l'un plus jeune que l'autre, les deux extrêmement stylés, chacun dans son genre.

Un petit chien, un corgi, en profite pour bondir hors de la voiture et part en se dandinant vers le jardin. Le plus âgé des deux (Bill) s'avance vers Claire, l'autre (Alistair) part en courant rattraper le chien.

Alistair/

Spooky ! Spooky, come back here !

Bill/

Sorry... I hope the dog isn't a problem... Are you Claire ?

Claire/

Yes, yes... Are you Mr Sleeman ?

Bill/ (lui serrant la main vigoureusement)

Yes, yes... But call me Bill, please, let's not be formal.

Claire/ (très mal à l'aise, démunie)

Bill. Yes. OK. Bill... (fort) Éléonore ! ÉLÉONORE !

Éléonore surgit, un plateau à la main.

Elle découvre les visiteurs : Bill et son sourire jovial, Alistair qui revient du jardin avec Spooky dans les bras...

Elle regarde Claire, ça ne lui déplaît pas du tout.

Claire Andrieux/

This is euh... Éléonore. The propriétaire.

Bill/

Hello, Éléonore, I'm Bill. (franche poignée de main, en français) Enchanté.

Éléonore/
Hello, Bill... Would you like a coffee ?

Bill/
Maybe later, what do you think ? (il appelle Alistair) Alistair ! Do you want to visit the house ?

Alistair/
What about Spooky ?

Bill/
Éléonore, is Spooky a problem ? I mean the dog... I mean, can he enter the house ?

Éléonore le regarde, elle a du mal à contenir un rire.



44

Dans le salon.
Éléonore semble assez détendue.
Elle regarde les deux acheteurs putatifs et cocasses.
Spooky farfouille dans la pièce, à grands coups de truffe.
Claire se tente à l'anglais, mais c'est très hasardeux.

Claire Andrieux/
So, the living-room is very... spacieuse. And with the cheminée... The cheminée is great.

Bill/

Yes, yes, it's very cosy... Very friendly... (en français) Très chaleureux.

Alistair sort une petite caméra ultra sophistiquée, il demande à Bill de poser, Bill prend la pose entre Éléonore et Claire, interloquées.

Alistair/

Maybe we could see the bedrooms now ?

Dans la chambre où s'est installée Éléonore, Alistair prend Bill en photo, qui est assis sur le rebord du lit.

Bill/ (en français)

Un vrai petit nid d'amour !

Alistair/ (se tournant vers les fenêtres)

I love the light here.

Bill/

Yes, it's very...

Alistair/

Subtle. Very romantic.

Claire Andrieux/

And you sleep very well... It is very calme, very...

Éléonore/

Quiet.

Claire Andrieux/

C'est ça... Quoiyeute ! (le mot la fait rire, sans qu'on sache trop pourquoi)

Éléonore et Claire regardent Bill et Alistair qui sont dans le couloir du premier étage.

Alistair arpente le couloir, il fait de grands pas, tout cela semble assez mystérieux.

Il touche le plafond de la main.

Bill est au bout du couloir, il a croisé les bras.

Alistair s'appuie contre un mur.

Alistair/

Perfect.

Éléonore fixe Claire d'un air perplexe.

45

Samuel sort de la voiture, il porte des lunettes de soleil, son pot de vernis à la main.
Il se dirige vers la dépendance.
Il s'assied sur son lit.
Un temps, un vide.

46

Plus tard.
Bill est dans la chambre de Gilles avec Éléonore. On la sent chamboulée, mais elle fait bonne figure.

Bill/
So, it was your father's house ?

Éléonore/
Yes.

Bill/
And he lived there, in this big house, all by himself ?

Éléonore/
My mother died a long time ago. He was a very secret person... I don't think he was alone here, but... I don't know... I never asked him.

Bill/
My father was also silent as a grave. Gosh, I hated him for that.

Éléonore/
Did Claire tell you there was a photo lab ?

Bill/
A photo lab ! For silver films ? (Éléonore acquiesce de la tête) The old-fashioned way, I love it ! Let's go, Éléonore, show it to me...

47

Au même moment, sur la terrasse, Samuel, Claire et Alistair boivent un café.

Alistair/
So you're a teacher ?

Samuel/
I am, yes... And you ? What are you doing ?

Alistair/

Well, we work together with Bill... We are video artists... We do exhibitions all over the world, mostly in the US and in Japan.

Samuel/

Are you telling me that you're famous ? That I should know you ?

Alistair/

Well... We did a very famous series of photos with porn stars... We were censored in the States, that was quite funny... It was all over the web.

Claire Andrieux/

Il dit quoi ?

Samuel/ (la regarde, sourit)

Laissez tomber.

Claire Andrieux/

J'ai l'impression que la maison leur plaît, non ?

Alistair/ (à Claire)

Oh yes, Claire, absolutely ! (en français) Je comprends un petit peu le français...

Tête de Claire, un peu gênée, qui sourit.

Samuel/ (à Alistair)

Why do you want to buy a house here ?

Alistair/

My parents bought a house near Lannion thirty years ago. I loved it, I spent a lot of time there. When they died, I had no choice but to sell it because I was broke at the time. It's a sort of revenge, let's say...

Samuel sourit. Puis le chien monte sur les genoux d'Alistair, il se crispe un peu.

Alistair relâche le chien, qui file dans le jardin, puis dit à Samuel de ne pas avoir peur, que les chiens sont comme la plupart des hommes, idiots mais pas méchants.

Bill et Éléonore sortent de la maison.

Bill/ (à Alistair)

Did you know that Éléonore was a photographer ? (il regarde autour de lui) Where is Spooky ?

Alistair/

In the garden. (il regarde sa montre, se lève) I'm gonna get him. We have to go, don't we ?

Bill/ (à Éléonore)

I wished we could stay longer, but we have another visit, I'm afraid.

Claire Andrieux/

Another visit ? What visit ? Vous m'aviez pas dit ?

Bill/

It's another agency in Lannion. But don't worry, Claire. Everything's fine. I'll call you right after, OK ?

Claire Andrieux/

OK. OK.

Alistair revient avec Spooky, tout crotté.

Il l'installe dans le coffre de la voiture, revient, s'empare de sa petite caméra.

Alistair/

Before we go, can I take a picture of you all ?

Tout le monde se lève. Ils posent tous pour Alistair : Bill, Éléonore et Samuel et Claire.

Alistair installe l'appareil à l'aide d'un petit pied télescopique, met le déclencheur et vient les rejoindre dans le cadre. Photo de famille.

Une drôle de famille.

48

Samuel range ses affaires dans son sac de voyage posé sur le lit.

Elle entre, regarde le sac de voyage.

Éléonore/

Tu fais quoi ? (le fixant avec intensité) Tu veux partir ?

Samuel/

Je ne sais pas. (doucement) Tu sais, si tu vends pas la maison ce weekend, moi, je ne reviendrai pas...

Elle le regarde, et c'est dur, ça fait mal, pourtant elle le comprend.

Il lui tend le pot de vernis.

Samuel/
Tiens... Je t'ai pris cette teinte, j'espère que ça ira.

49

Samuel est en train de se préparer pour teindre les lattes en bois de la terrasse.
Claire, dans le jardin, téléphone en main, cherche du réseau.
Samuel la regarde, puis :

Samuel/ (à Claire)
Allez sous l'arbre... Il n'y a que là que ça passe...

Claire s'avance vers l'arbre en regardant son téléphone.
Soudain une petite barre, puis une deuxième. On lit 15h45 sur son téléphone.

Claire Andrieux/
Waow, magique ! Merci !

Elle compose un numéro. Samuel ouvre le pot de teinte.
Éléonore sort de la maison accompagnée d'un couple d'une cinquantaine d'années, l'air ordinaire, sérieux, rien de pittoresque ou cocasse.

L'homme/ (à Éléonore)
Eh bien merci beaucoup...

Éléonore lui sourit, puis regarde vers Claire qui est sous l'arbre et revient vers eux.

Claire Andrieux/ (à l'homme)
Je viens de les avoir au téléphone... On aura une réponse lundi à la première heure...

La femme, qui a sorti son téléphone, a l'air ennuyé.

La femme/
Il n'y a pas de réseau ?

Claire Andrieux/
Si, si, pas de souci... Ça passe très bien, je viens juste d'appeler...

Elle sourit et range discrètement son téléphone dans la poche de sa veste.
L'homme s'approche de Samuel.

L'homme/
Vous comptez venir, là ?

Samuel/
Euh, oui...

L'homme/
Je serais vous, j'attendrais demain...

Samuel/
Pourquoi ?

L'homme lève les yeux et lui indique le ciel.

L'homme/
Ça va tomber... (Samuel hoche la tête, ne sait pas quoi répondre) (à Éléonore) Bon, eh bien au revoir, mademoiselle... (à Claire) J'attends votre appel, alors...

Claire Andrieux/
Lundi matin, absolument.

Ils repartent vers leur voiture.

Éléonore secoue la tête, elle n'en peut plus, puis quelque chose la fait sourire.

Éléonore/ (à Claire)
Elle vient à quelle heure, ma belle-mère, rappelle-moi ?

Claire Andrieux/
Maëlle ? Euh... (elle a l'air ennuyée, prend un temps, puis) Elle vient de me laisser un message pour me dire qu'elle ne viendrait pas... Elle, euh... Enfin elle s'excuse...

La pluie se met à tomber.



50

Maëlle Prigent a arrêté sa voiture à quelques mètres de Ker Salloux, pas loin de la mer. Elle a une petite bouteille d'eau à la main, elle la finit. Elle regarde la mer un peu plus loin. Il y a un petit îlot qui se dessine avec un arbre qui trône au centre, qu'elle a toujours aimé. Elle reste là à contempler son île, elle semble bouleversée.

51

Il y a des années difficiles.
Des semaines, des mois, plus durs que d'autres, qui ne vous laissent pas souffler.
Ça n'a pas été une très bonne année pour Éléonore.
Mais elle pense que cela va se finir, quand elle aura vendu la maison, quand elle aura un peu d'argent devant elle.

Éléonore/ (à Claire)
Vous pensez qu'ils vont la prendre ?

Claire Andrieux/
Eux ? Franchement ? Non... Mais les Anglais, ça m'étonnerait pas...

Éléonore/
Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Claire Andrieux/
Rien, je sais pas... L'instinct... L'habitude...

Claire boit une gorgée de whisky, Samuel fait du feu, Éléonore se ressert.
Dehors, il pleut un peu, il fait sombre, les lumières sont allumées, pourtant il est encore tôt.

Claire Andrieux/
Vous allez faire quoi avec cet argent ? Acheter un appartement à Paris ?

Éléonore/
Non, non... J'ai pas envie d'acheter, être propriétaire ça m'angoisse, je suis pas faite pour ça... Je vais rembourser ce que je dois. J'ai envie de voyager, prendre un an, m'en aller... Repartir à zéro... Aller faire des images...

Samuel entend "prendre un an", un an sans la voir, un an sans elle... Il devrait être soulagé, mais ça ne le soulage pas. Il entend aussi "repartir à zéro"... Et ça, ça le rend dingue.

Samuel/ (soudainement agressif, ironique, méchant)
C'est agréable.

Éléonore/
Pourquoi tu dis ça ?

Samuel/
Très agréable à entendre.

Éléonore/
Je ne parlais pas de toi. C'est pas ce que je voulais dire.

Samuel/
Non, bien sûr...

Éléonore/
J'ai le droit d'être un peu égocentrique, non ? De penser un peu à moi ? De faire mon travail de deuil !

Samuel/
Des fois je suis sidéré par le nombre de lieux communs que tu peux sortir. À force de fréquenter des teubés, tu es en train de devenir complètement conne !

Éléonore le regarde, encaisse. Claire est gênée. Il reprend.

Samuel/

Et puis égocentrique tu l'as toujours été, mon cœur, mais les "artistes" on sait ce que c'est, n'est-ce pas... Lui te comprenait si bien... Alors que moi je suis tellement terrien, tellement chiant... Quant au "travail de deuil", s'il te plaît, pas ces conneries ! Moi aussi je suis en deuil, depuis six mois, je suis en deuil de toi, et le pire c'est que tu n'es même pas morte !

Éléonore/ (après un temps, sèche)

Je crois que ça ne regarde pas Claire...

Samuel/

Ben si, pourquoi ? Elle prend bien 10% de cette maison, elle peut prendre 10% de la merde qui va avec, non ? Claire ?

Éléonore/ (vite)

Dans deux jours on se voit plus de toute façon, alors qu'est-ce que ça peut te foutre ! Va filer ton parfait amour, va, tu seras tellement plus heureux !

Samuel/ (à Léo, serrant les dents)

Je te jure, quand tu es comme ça je pourrais t'étran...

Claire Andrieux/ (le coupant, très, très fort)

EXCUSEZ-MOI !!! PARDON !!! (ils s'arrêtent, surpris, se tournent vers elle) *Soyez gentils, arrêtez de crier !* (puis, calme, avec un petit sourire) *Je crois que je vais vous laisser...*

Soudain un téléphone qui se met à sonner. Ce qui est bizarre puisque le téléphone, dans cette pièce, normalement ne passe pas.

Éléonore cherche son téléphone, Claire aussi, c'est le sien qui sonne, elle regarde :

Claire Andrieux/ (à Éléonore)

Les anglisches !

Elle fait une petite moue, puis respire, décroche.

Claire Andrieux/

Allo ?... Allo ?... Merde ! (à Éléonore) *Ça a coupé !* (elle regarde son téléphone) *Merde !*

Samuel/

C'est pas grave, ils vont rappeler...

Claire Andrieux/

J'ai plus de petites barres ! (elle regarde à nouveau son téléphone) (à son téléphone) *Tu vas marcher, connerie de truc !?*

Plus tard.

Vu de l'intérieur de la maison, Claire, en train de téléphoner sous l'arbre. Il pleut toujours. Samuel, à côté d'elle, l'abrite sous un parapluie.

Claire est en train de parler.

Éléonore les photographie.

Claire raccroche, puis se tourne vers Samuel, lui dit quelque chose. Il acquiesce, on n'entend pas.

Ils reviennent vers la maison, entrent.

Éléonore/

Alors ?

Samuel/

Je crois que tu vas pouvoir le faire, ton tour du monde...

Éléonore se tourne vers Claire, un sourire naît sur son visage.

Claire Andrieux/

C'est bon, je les vois demain matin pour signer la promesse... Je crois que c'est bon !

Éléonore/

À combien ?

Claire Andrieux/

300, comme j'avais dit... Il a même pas discuté. Enfin, c'est ce que j'ai compris.

Éléonore/ (après un temps)

C'est bien, je suis contente...

Un petit temps.

Elle n'a pas l'air contente.

Claire Andrieux/

Bon ben champagne alors, non ?

Éléonore/

Je ne crois pas qu'on en ait ici...

Claire Andrieux/

J'en ai une bouteille dans mon coffre, je reviens !

Elle attrape le parapluie et ressort. On l'entend courir sur la terrasse, puis le gravier.

Samuel et Éléonore restent seuls.

ÉLÉONORE

Mon père m'appelle et j'ai cinq ans.

J'ai toujours cinq ans quand mon père m'appelle. Il dit : "Léo ?" et moi j'accours.

Les bras de mon père, et son odeur...

Même à la fin, avec la maladie, les médicaments, l'hôpital...

Je me jette dans les bras des hommes pour retrouver les bras de mon père, je me blottis dans leur cou pour sentir son odeur.

Samuel ne sent rien, il se lave trop, le matin ET le soir.

Pas de transpiration, pas d'odeurs.

Mon père, lui, sentait l'homme. La sueur et le savon de Marseille. Rien de fleuri.

Mon père ne buvait pas de champagne.

Une boisson de filles, il disait.

Ma mère, elle, adorait ça.



52

Ils boivent du champagne. Et cela est gai. Le semble. A l'air.

Samuel se dit qu'il ne reverra pas Éléonore. Il ne pourra pas, ce sera trop douloureux. Comment peut-on avoir vécu tant d'années avec quelqu'un, partagé tant de choses, de bonheurs et d'épreuves et ne plus jamais se revoir ? On n'aime plus la personne d'amour, non, mais il reste évidemment quelque chose, un sentiment, une affection, un lien.

Tissu de conneries, se dit Samuel.

Claire Andrieux est un peu saoule. Elle écouterait volontiers de la musique, elle a envie de danser, elle se sent bien, et puis elle les trouve beaux. L'espace d'un instant, l'envie de faire l'amour avec les deux lui a traversé l'esprit. Elle les a regardés, a eu envie de se retrouver dans un lit avec eux, au milieu, chérissant l'un et l'autre. Elle aime ce couple, et elle est triste, qu'ils se séparent.

Éléonore regarde la maison. Elle sait qu'elle ne reviendra pas. Une société se chargera des meubles et des vêtements, du reste des bouquins. Elle pense à ce qu'elle, elle doit prendre, ce qu'elle doit ramener à Paris. Elle se dit que ce soir, elle se prendra en photo dans toutes les pièces de la maison.

Elle regarde l'heure, 17h30, puis elle regarde dehors, le ciel s'est dégagé, il ne pleut plus, fait encore jour. Une dernière chose à faire...

Éléonore/

Allez, venez, on s'en va.

Samuel/

Hein ? Mais... On va où ?

Éléonore/

Viens... Venez...

Elle remet ses chaussures, et sort.

Samuel et Claire se regardent, sourient, la suivent.



53

Devant le sillon, contre leur voiture, le père et la fille, un prospectus du sillon en main.

LE PÈRE

Ça ressemble quand même beaucoup à un spermatozoïde, non ?

ÉLÉONORE (rigolant)

Arrête !

LE PÈRE

Ben quoi, j'ai pas raison ? (il lit) "Côtes d'Armor, Pleubian. Pointe du sillon de Talbert. Structure modelée par les houles, se terminant en crochons successifs." Pfff ! Tu comprends quelque chose à ce galimatias, toi ?

ÉLÉONORE

Que dalle !

LE PÈRE

Bon ! Ben viens, alors, on va voir !

54

Ils marchent sur le sillon de Talbert. Le soir est en train de tomber.
Claire a pris la bouteille de champagne qu'elle boit au goulot, elle est pompette.
Éléonore lui parle, Samuel écoute.

Éléonore/
Tous les deux trois jours, il venait là. Marchait les trois kilomètres aller, trois kilomètres retour. Il me disait qu'il pensait à ma mère en marchant, que ça lui faisait du bien, que c'était un moment qu'il aimait. Il détestait le sport, sinon. Même marcher, à part ici, je l'ai jamais vu. Il prenait toujours sa voiture.

Claire Andrieux/
T'as fait du sport, toi ?

Éléonore/
Euh, un peu, non, pas beaucoup... De la gym...

Claire Andrieux/
Tu sais faire une roulade ?

Éléonore/ (se marrant)/
Une quoi ?

Claire Andrieux/
Une roulade ! Une galipette !

Samuel se marre.

Claire Andrieux/ (à Samuel)
Tiens !

Elle lui donne la bouteille de champagne et son sac, retire ses chaussures, fait une roulade sur le sable.
Samuel et Éléonore se regardent.

Claire Andrieux/ (secouant ses vêtements)
Et une rondade, vous savez ?

Samuel/
Une "rondade" ?

Claire se lance, fait une rondade, une roue, retombe parfaitement sur ses pieds.
Éléonore a l'air épaté.

Claire Andrieux/ (à Éléonore)
Essaie, c'est fastoche !

Éléonore/
Moi ?

Claire Andrieux/
Essaie ! Tu poses d'abord la main droite, ensuite la gauche, pas les deux en même temps !

Éléonore hoche la tête, regarde Samuel, puis retire sa veste et se lance.
C'est pas mal, elle retombe à genoux, rigolant.

Claire Andrieux/ (à Samuel)
Essaie aussi, toi !

Éléonore/
Ah oui ! Je veux voir ça !

Samuel se marre, essaie. N'y arrive pas, réessaie.
Les trois font des rondades, sur le sillon de Talbert, en rigolant.
Plus tard.
Les trois, assis à l'avant du sillon, sur le banc de galets, avec la mer qui les encercle, regardant le soleil se coucher.
Claire les regarde, un petit temps, c'est beau, puis elle sort un bloc et un stylo de son sac, les tend à Éléonore.

Claire Andrieux/
Tiens, écris quelque chose !

Éléonore/
Qu'est-ce que tu veux que j'écrive ?

Claire Andrieux/
Quelque chose de joli, adressé à ton père... Ce qui te vient !

Éléonore/
Pourquoi ?

Claire Andrieux/
Ne pose pas de questions, écris !

Éléonore la regarde, sans comprendre. Puis elle réfléchit, une douleur qui monte.

Elle écrit quelque chose, s'arrête. Elle a fini d'écrire.

Claire sourit, prend le bloc, arrache la page sans la lire, la roule, puis elle attrape la bouteille de champagne vide, glisse le mot roulé à l'intérieur, cherche quelque chose pour la refermer, attrape un peu de mousse au sol, referme la bouteille, puis la tend à Éléonore.

Claire Andrieux/

Jette !

Éléonore prend la bouteille et se met à pleurer, une bouffée de chagrin qui monte.

Claire lui sourit, lui frotte le dos, puis soudain elle se lève, lance la bouteille le plus loin possible dans la mer, de toutes ses forces. Elle regarde la bouteille s'éloigner.

Samuel regarde Claire, elle a les larmes aux yeux.



55

Samuel, Éléonore et Claire, dans la voiture de Samuel, roulent à la tombée de la nuit sur la route menant à Ker Salloux.

Une chanson passe à la radio, une chanson américaine.

Claire, seule à l'arrière, a l'air apaisée et triste à la fois.

La voiture s'arrête devant la maison, mais Samuel ne coupe pas le moteur.

Claire leur sourit, ils se regardent, puis elle descend.

La voiture de Samuel repart. Claire, toute seule, remonte dans sa voiture.

Fin de journée pour elle.

56

La nuit est tombée.

Samuel et Éléonore marchent dans une rue de Paimpol. Ils ne se tiennent pas par la main. Ils entrent dans un restaurant.

Samuel et Éléonore, vus de l'extérieur, qui mangent en silence.

Samuel et Éléonore, dans un pub, au comptoir. Éléonore boit une bière, Samuel un café. Quelques autochtones, un peu saouls, parlent fort autour d'eux. Ils les entendent à peine.

Samuel qui ouvre la portière passager de sa voiture, garée près d'une pharmacie. Une fois à l'intérieur, comme dans *"American Grafitti"*, Éléonore débloque celle de Samuel. Il s'installe, met le contact. La voiture démarre.

57

La voiture arrive devant la maison. Samuel coupe le moteur.

Un petit temps, fin de la chanson. Rien ne se passe, les portes s'ouvrent, nul ne descend. Silence.



Et soudain la furie.

Une dispute, que nous prenons en cours.

Il y a de l'alcool, elle se sert, lui aussi. Les verres se renversent, ils se resservent.

Elle cherche à le fuir, s'éloigner, il s'approche, la coince. Tantôt elle, tantôt lui.

Samuel/

Tu deviens folle, tu fais n'importe quoi... Ça fait des mois que tu fais n'importe quoi. Même avant que ton père tombe malade, même si là c'est parti en vrille...

Éléonore/

Coucher avec quelqu'un d'autre que toi, ce n'est pas faire n'importe quoi, ce n'est pas partir en vrille !

Samuel/

Si ! Quand on est qui tu es, si ! Ou alors tu es devenue quelqu'un d'autre et je ne m'en suis pas rendu compte !

Éléonore/

Les gens changent, ils s'aiment moins, ils voient d'autres personnes... Il faut que tu l'acceptes. C'est la vie, c'est comme ça...

Samuel/

Non... Ça c'est ce que disent les minables, ceux qui n'ont pas de cœur, ceux qui ne savent pas aimer !

Éléonore/

Je t'ai quittée donc je suis une minable, c'est ça ?

Samuel/

Comment t'as pu coucher avec cet abruti ? Comment t'as pu me faire ça ? Me tromper, me trahir ?

Éléonore/

Te trahir !? CONNARD !! J'ai couché avec ce type – qui est super, en plus, tu le connais pas ! – parce que j'en avais envie, parce qu'il était beau, parce que je n'en pouvais plus de toi ! Parce que... j'étais malheureuse... Parce que j'étais perdue... Parce que j'ai cru que je tombais amoureuse...

Samuel/

Je te pardonnerai jamais ! Que ce type t'ait baisé, quand j'y pense, j'ai envie de dégueuler !

Éléonore/

Mais je te demande pas de me pardonner, je te demande rien ! Et toi, avec ta meuf, tu crois que ça ne me donne pas envie de vomir ! La seule chose que je t'ai demandée, c'était de me faire un enfant ! Mais ça tu n'as pas voulu, je crois ! Tu aurais dû... Peut-être que ça m'aurait retenu ? Les gens font ça pour se retenir, non, des enfants ? Ou alors quand ils s'aiment vraiment... Pourquoi tu n'as pas voulu me faire un enfant si tu m'aimais autant soi-disant ?

Samuel/
Parce que c'était pas le moment !

Éléonore/
Parce que maintenant ça l'est ? (il la regarde sans répondre, elle sourit, il a envie de la gifler, pourtant il sait qu'elle a raison) Arrête de réfléchir, de tout vouloir analyser, de tout vouloir comprendre, d'attendre le bon moment ! Il vient JAMAIS le bon moment !

Samuel/ (il essaie de se reprendre)
Nous ne sommes plus ensemble, j'ai quelqu'un dans ma vie. Quelqu'un de bien, le contraire de toi, quelqu'un de fiable !

Éléonore/ (agaçante)
Oui mais c'est moi que tu aimes !

Samuel/ (ne voulant pas relever)
Arrête de picoler ! De prendre toutes ces saloperies !

Éléonore/
Mais je t'emmerde, je picole si je veux ! T'es pas mon père !

Samuel/ (ironique)
Non, ça...

Éléonore/ (folle de rage)
Tu dis UNE FOIS du mal de mon père et je te tue !

Samuel/
Tu me tues ?

Il l'attrape par les épaules, c'est assez violent, il la secoue puis la regarde, puis il l'embrasse. Elle l'embrasse aussi. Six ou sept mois qu'ils ne se sont pas embrassés, six ou sept mois qu'ils rêvent de s'embrasser. Il la déshabille, elle l'aide, le déshabille aussi. Frénétiquement.

Les vieux couples ont des rituels, rien ne les effraie, et ils sont allés assez loin sur ce point. Normalement ils jouent plus, se parlent plus, mais là ils ont juste envie de s'emboîter, de ne faire qu'un. Ils ne réfléchissent pas, ils baisent, se baisent.

Ça ne durera pas longtemps tellement ils ont envie, tellement ça fait longtemps.

Éléonore s'accroche à lui, elle crie, lui se retient, il serre les dents. C'est tellement bon, il pense, ça m'a tellement manqué.

Samuel ne pense pas à Laure.

Éléonore y pense, elle, un instant. Elle se dit qu'il faut arrêter là, qu'il faut qu'elle le repousse, qu'il faut qu'il sorte d'elle.

À un moment elle le regarde. "Pas en moi, elle lui dit, je prends plus la pilule." Il hoche la tête, a entendu, mais continue, la regarde. Il sent qu'elle va bientôt jouir, il la connaît, il continue. Elle tremble, puis elle le regarde, et elle sent qu'il va bientôt jouir, à son tour, elle essaie de s'extraire, elle dit "non ! NON !", seulement il continue, la tient serrée, cadencée, prise au piège, et puis il jouit en elle. Elle crie encore une fois "NON !", mais il la serre encore, quelques secondes encore, puis s'abandonne enfin, relâche sa prise. Elle se dégage, le repousse, se lève vite.

Il reprend sa respiration, la cherche, mais elle a disparu.

Il est tout seul, en bas, sur le canapé, nu.

Un temps, assez long, il a envie de pleurer, ou de hurler, il voudrait être heureux, simplement être heureux. Pourquoi il a fait ça ? il se dit. Il a subitement honte de lui et, en même temps, il n'a pas du tout honte.

58

Il sort, va dans le jardin.

Il ne pleut pas. Il allume son téléphone sous l'arbre, quelques secondes, puis vient s'inscrire sur l'écran : "Appels en absence Laure (4)". Il réfléchit une seconde, puis envoie un message, un texto, qu'on ne lit pas.

59

Éléonore est dans la maison, elle a enfilé une chemise de son père, pris son appareil photo, un pied, un flash d'appoint.

Elle se prend en photo dans chaque endroit qui compte. Sur un rebord de lit, à la fenêtre, derrière un petit tableau. Des autoportraits un peu sauvages, pas particulièrement flatteurs, elle est démaquillée, les yeux rougis, mi-clos, elle semble aussi fantomatique que les lieux qu'elle traverse. Elle dit adieu à la maison, à sa manière.

Samuel voit de la lumière dans la maison, la lumière d'un flash de temps en temps, il sent la présence d'Éléonore mais préfère se concentrer sur sa tâche.

61

Elle est assise sur le sable, la petite plage, elle fixe la mer, les petits bateaux amarrés qui bringuebalent à l'horizon en émettant un léger cliquetis.

Elle frissonne. Puis des pas, elle se retourne.

Son père est derrière elle, il vient s'asseoir à ses côtés.

Le père/

Tu voulais m'échapper, mais je te retrouve toujours !

Elle sourit, se serre contre lui.

Le père/

Je me sens un peu fatigué ce soir.

Éléonore/
On a trop picolé, t'as plus l'âge...

Le père/
Non, enfin... non, c'est pas ça. Je suis fatigué depuis un bon bout de temps.

Éléonore/ (après un temps, inquiète)
De quoi tu parles ? Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va pas ?

Le père/ (en souriant)
Mais arrête d'avoir peur tout le temps ! Je vais mourir un jour ou l'autre, de toute manière, tu le sais bien... Je suis vieux ! Bientôt je tomberai malade et ensuite je mourrai. C'est normal, c'est la vie.

Éléonore/
Papa...

Le père/
Il faut que tu arrêtes avec ça ! Peur de la maladie, peur de la mort, peur de l'échec, peur d'être seule, peur d'être triste... Ça te paralyse, ça t'empêche d'avancer. Tu es une petite froussarde, ma fille. Avoir peur de la mort, c'est aussi ridicule que d'avoir peur du vent !

Éléonore/
C'est toi qui m'as fabriquée comme ça...

Le père/
Oui mais un jour je ne serai plus là... Il faudra te débrouiller seule...

Elle le regarde, effrayée, appuie sa tête sur son épaule.

Le père/
Si tu as besoin d'une épaule, prends celles de Samuel. Elles sont beaucoup plus solides que les miennes. Il est chiant (elle sourit), mais il a de bonnes épaules...

Elle ferme les yeux, puis les ouvre à nouveau. Une lampe est allumée sur la terrasse.

62

Éléonore est dans sa chambre. Elle n'arrive pas à dormir. Le réveil indique 00h45. Elle sort du lit, s'avance vers le vasistas, s'appuie contre le carreau, ferme les yeux. Samuel, à genoux, est en train de vernir les lattes de bois, torse nu. Elle fixe ses épaules.

ÉLÉONORE

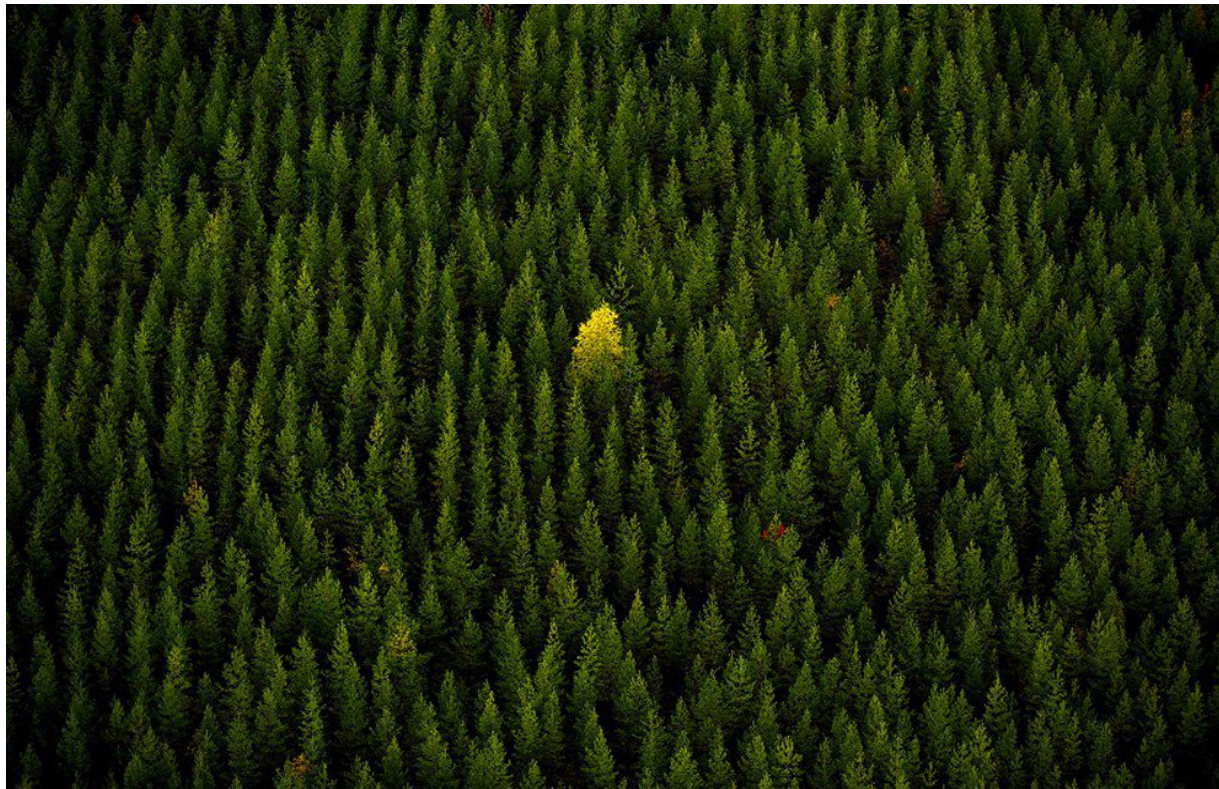
Quand je ferme les yeux, le soir, depuis six mois, je pense à lui. Je me demande comment il va, ce qu'il fait, s'il est chez lui, s'il travaille. J'ai envie de sentir sa main, sa main sur moi, j'ai envie d'être dans ses bras. Même quand je suis dans les bras d'un autre... Et c'est très difficile à vivre... C'est... je ne sais pas... anormal... absurde.

Comme si il n'y avait qu'avec lui que j'étais vraiment moi.

Ce soir-là, mon père m'a demandé si c'était lui, l'homme de ma vie ? Alors je lui ai répondu non. Je lui ai répondu : L'homme de ma vie c'est toi, papa... Et ça l'a fait sourire...

Je voudrais que mon père me console.

Qu'il me prenne dans ses bras et me console. Qu'il me dise : ce n'est rien, ma chérie, je suis mort mais ce n'est pas grave, ça va passer, n'aie plus peur...



63

Samuel sort de la maison, il s'est lavé les mains, a enfilé sa chemise.
Il observe une dernière fois ses lattes vernies, éteint la lumière extérieure, lève les yeux en direction de la chambre d'Éléonore, éteinte. Voit qu'il n'y a plus de flashes.
Il entre dans la dépendance. Éléonore est là, dans le lit, elle dort.
Il la regarde un instant, se déshabille discrètement, se glisse à ses côtés.
Elle ouvre un œil, ils se sourient, elle lui frotte le dos pour le réchauffer, se serre contre lui.
Rien que de la tendresse, du réconfort ici, une intimité folle.

64

Éléonore se lève, c'est le matin.
Elle a le visage chiffonné, celui de ceux qui n'ont pas assez dormi, qui ont pris une moitié de Xanax, et qui, quand ils se réveillent, 4 ou 5 heures plus tard, ont encore plus sommeil, sont encore dans les choux. Elle sort et l'air est frais, la requinque.
Elle entre vite dans la maison, lance un café, sort sur la terrasse, sa tasse de café en main, découvre les lattes vernies par Samuel.
Elle lève les yeux et découvre en sursautant Maëlle Prigent face à elle, sur le terre-plein.

Maëlle Prigent/
Excusez-moi, je ne voulais pas vous faire peur... Je m'appelle Maëlle, j'étais une amie de votre père...

Éléonore/ (après un temps, vite)
Je sais qui vous êtes.

Maëlle Prigent/
Je suis venue vous rendre les clés...

Maëlle Prigent/
Cette maison a été très importante pour moi, vous savez...

Éléonore/ (après un temps)
Je ne sais pas, non...

Maëlle la regarde, hoche tristement la tête, sourit, voit la chemise d'Éléonore.

Maëlle Prigent/
Votre père ne vous a jamais parlé de moi, je sais... Le plus dur est de ne pas avoir été à son enterrement... J'ai trouvé ça tellement injuste... (des larmes lui montent aux yeux, elle les retient)

Elles entrent dans le salon.

Maëlle Prigent/

Je sais en plus qu'il aurait été heureux que nous nous connaissions, il avait envie que je vous rencontre, il était tellement fier de vous ! Mais il pensait que ce n'était pas le moment, pas encore... Il ne voulait pas à cause de votre mère, il pensait que vous ne comprendriez pas, que vous alliez lui en vouloir... Et puis il est tombé malade... Et puis... (un long temps) Ça ne s'est pas fait, quoi...

Maëlle sort des clés de sa poche, les tend à Éléonore, qui ne les prend pas, elle les pose sur la table basse, puis regarde autour, elle a l'air bouleversé.

Maintenant c'est dans les yeux d'Éléonore que les larmes montent.

Éléonore/

Vous voulez un café ?



Elles sont assises à présent.

Maëlle Prigent regarde les tirages des photos que le père d'Éléonore avait pris d'elle nue.

Elle ne semble pas du tout gênée, juste émue en les découvrant.

Maëlle Prigent/

Elles sont très belles...

Éléonore la regarde, elle hoche la tête pour toute réponse, mais Maëlle Prigent, elle, ne la regarde pas. Elle range les photos dans l'enveloppe.

Maëlle Prigent/ (à Éléonore)

Merci beaucoup...

Éléonore/
De rien...

Maëlle regarde une nouvelle fois la maison, puis Éléonore.

Maëlle Prigent/ (désignant la chemise que porte Éléonore)
Cette chemise-là, c'est moi qui lui ai offerte...

Maintenant c'est Éléonore qui est gênée, elle ne sait pas ce qu'elle doit faire : retirer sa chemise, lui rendre ?

Éléonore/
Vous la voulez ?

Maëlle Prigent/ (souriant)
*Non, non, gardez-la... Elle vous va bien... (elle la regarde fixement, en fronçant les sourcils)
Vous avez ses yeux... Sa peau aussi...*

Éléonore comprend alors que Maëlle Prigent a aimé son père. Follement. Et cela soudain la bouleverse. Se dire que pendant toutes ces années, où elle croyait être la seule à l'aimer, le chérir, elle ne l'était pas.

Éléonore/
Vous l'avez rencontré quand ?

Maëlle Prigent/
Il y a huit ans, dans ma librairie... Il avait commandé un livre, celui d'un prix Nobel de littérature chinois qui vit en France depuis plusieurs années, Gao Xingjiang... (elle sourit) Je vous assure que ce n'est pas très courant à Tréguier ! Le livre s'appelait "L'Errance de l'oiseau", un recueil de poésies... Nous avons commencé à parler... Et...

Une douleur l'assaille, visible, elle s'arrête de parler.

Éléonore/
Vous ne voulez pas vous asseoir ?

Maëlle Prigent/ (se reprenant)
Non, non, merci... Je ne vais pas vous embêter longtemps...

Éléonore/
Vous ne m'embêtez pas... Mais je ne comprends pas pourquoi il ne nous a jamais présentées... Huit ans c'est long quand même...

Maëlle Prigent a mal, ce qu'elle va dire va lui faire mal, elle se prépare. Puis elle répond.

Maëlle Prigent/

Je me suis longtemps posée la question... Pas qu'il me tenait cachée, ce n'était pas à ce point, j'ai passé beaucoup de temps avec lui, dans cette maison... J'avais les clés... Mais quand vous veniez, je ne le voyais plus, je n'existais pas... Il disait que c'était à cause de votre mère, que vous l'aimiez tellement... Mais en fait non, j'ai fini par comprendre... C'est lui qui l'aimait tellement, moi il ne m'aimait pas assez... Il m'aimait bien... Beaucoup même... Mais pas à ce point...

Elle s'arrête.

Puis sourit.

Et ce sourire est une souffrance.

Et Éléonore la regarde.

Bouleversée.

65

Samuel va sous l'arbre.

Il sort son téléphone, regarde s'il a des messages. Pas de messages.

Le choix qu'il doit faire lui déchire le cœur.

Il se frotte le visage, plusieurs fois, nerveusement, puis subitement se met à crier. Un cri étouffé pour ne pas faire peur aux autres.

66

Il pousse la barrière de la maison et sort.

Il emprunte le chemin qui mène à la mer.

Il s'avance vers la mer, la marée est haute, il est perdu dans ses pensées.

Derrière lui, un chien le suit à distance mais il ne le voit pas.

Le chien se met à aboyer, Samuel se retourne – le chien et Samuel se tancent, il semble ne plus avoir peur, le chien fait demi-tour, Samuel regarde la mer.

SAMUEL



Je pourrais aller à pied jusqu'à Pleubian, pour prendre un petit déjeuner, acheter des croissants. Je pourrais marcher tout droit dans l'eau, aussi, rentrer en nageant.

[il sourit]

On aurait dû se baigner, c'est bête.

Il faut que j'appelle ma mère. Ou mon père, un des deux. Il faut que je leur donne des nouvelles.

Elle n'a pas dit "Papa", cette nuit. Pour une fois, elle n'a pas parlé en dormant.

67

Eléonore brûle des papiers dans le fond du jardin, fait des cartons, emballe, parcourt les pièces de la maison, un grand sac Tati à la main.

Elle est dans la chambre de son père, décroche le tableau au-dessus du lit, le pose sur le lit, sort du papier bulle, du scotch et des ciseaux du sac, l'emballe.

Dans la cuisine, elle place la cocotte-minute dans un carton. À genoux, elle prend quelques verres qu'elle emballe dans du papier journal.

68

Claire est avec Bill et Alistair à la terrasse d'un bistrot.

Bières pour les anglais, Kir pour Claire.

Alistair refile des cacahuètes à Spooky qui frétille.

Bill, qui a chaussé de petites lunettes de vue, lit la promesse de vente attentivement.

Claire Andrieux/

Éléonore likes you very much... She thinks you are very sympathique, tous les deux...

Bill/ (relevant les yeux un instant)

She's such an angel.

Claire Andrieux/

She is very happy that you buy the house of his father... Elle sera entre good hands

Alistair/

You like Éléonore too, don't you ?

Claire Andrieux/ (s'empourprant légèrement)

Me ? Oh... Oui, oui... Elle et Samuel, oui, oui, je les aime bien. Ça change un peu.

Alistair/

They make a very nice couple. Very sexy too.

Claire préfère ne pas relever.

Tu te trompes, Alistair, elle pense, ils ne sont plus ensemble. Mais elle ne serait pas capable de l'expliquer en anglais, ni en français d'ailleurs.

Elle attrape son kir, un petit sourire mystérieux aux lèvres, en avale une petite gorgée.

Bill relève les yeux, regarde Claire.

Un temps. Il lui sourit.

Bill/

Do you have a pen, Claire ?

Elle lui tend un stylo avec un large sourire.
Elle est contente. Il fait beau et elle les aime bien, ces deux-là.
Spooky vient la rejoindre, elle le caresse frénétiquement pendant que Bill signe la promesse de vente. Tout ça s'est passé si vite.
Et puis la tristesse lui tombe dessus d'un coup, brutalement, mais elle le masque.
Elle sait faire ça très bien.



69

La voiture est sortie de la maison. Chargée comme un œuf de cartons.
Éléonore est devant la barrière, elle regarde Samuel au volant de la voiture.
Elle lui fait signe. Cinq minutes. Il acquiesce.
Elle s'avance une dernière fois sur le gravier, fait ses adieux à la maison.
Elle se sent plus vieille d'un coup.
Elle se contient, son visage est grave, son émotion contenue.
Il faut arrêter avec les larmes.
Elle regarde la terrasse, les lattes réparées, les stores tirés.
Les images, les souvenirs.
Elle lève les yeux vers le toit et pose son regard vers l'un des fenêtres où il lui semble apercevoir la silhouette de son père, lève les yeux au ciel, revient au vasistas. La silhouette a disparu. Un contrechamp soudain, Éléonore, vue de cette fenêtre, toute petite, comme si son père la regardait, comme si la maison la regardait.
Elle referme la barrière, s'avance vers la voiture, regarde Samuel, lui lance un sourire qui lui déchire le cœur.

ÉLÉONORE

*La maison est vendue, papa, tu peux dormir tranquille.
Et puis tes livres j'en prendrai soin, ne t'inquiète pas.
Je suis grande, maintenant.
Je ne suis pas loin, si tu as besoin, juste appelle-moi, fais-moi un signe.
Et embrasse fort maman pour moi.*



70

À nouveau une station service, sur l'autoroute, dans l'autre sens.
Samuel, devant un distributeur de boissons, appuie sur la touche "café expresso sucré".
Il tourne la tête, et voit Éléonore qui le regarde, lui montre une bouteille de Coca zéro – Samuel fait oui de la tête.
Il attrape son gobelet, tandis qu'elle va payer.
Un Coca zéro, un jus d'abricot, et une boîte de Tic-Tac.
Il sort, rejoint la voiture sur le parking arrière.
Elle arrive, monte.

Samuel/ (à Éléonore)
Le plus difficile, tu sais, c'est de choisir... Toujours...

Éléonore ne comprend pas, elle le regarde.

Samuel/
Choisir de se laisser balader, ou prendre sa vie en main, décider... (Éléonore ne comprend visiblement toujours pas) Moi j'ai pas envie de me laisser balader, ça m'amuse pas, ça m'a même jamais amusé... J'ai juste mis du temps à comprendre... (il sourit) Je suis pas un artiste, moi, je suis historien, moi c'est les faits... Juste les faits... (un petit temps) Moi, je t'ai choisie, depuis toujours, depuis le premier jour où je t'ai vue... Dans ce restaurant italien, avec ta petite robe de tennis noire... À rayures roses...

Il ferme les yeux, et dessine dans l'air les rayures horizontales de la robe de tennis.

Samuel/
Tu te souviens de Romain, mon copain d'enfance, tu l'as croisé une ou deux fois ? (il boit une gorgée)

Éléonore/ (intriguée)
Romain ? Oui, je vois très bien...

Samuel/
Il y a quelques mois il a eu un bébé, un petit garçon... Ça se passait très mal avec sa femme, depuis longtemps... Alors, ils ont fait un enfant comme tu m'as dit hier, pour que les choses s'arrangent... Mais lui avait rencontré quelqu'un d'autre... Sa femme est tombée enceinte, ça ne s'est pas arrangé... Trois mois après la naissance, sa femme est partie se reposer avec le bébé chez ses parents à Biarritz, lui est resté à Paris, pour travailler, mais il voyait sa maîtresse tous les jours, il vivait chez elle sans que sa femme le sache, il lui mentait, il n'arrêtait pas de lui mentir... Et puis il en a eu marre de mentir, il m'a appelé, il m'a demandé conseil... Je lui ai que je ne savais pas – en plus j'aimais beaucoup sa femme, et je ne connaissais pas sa maîtresse... Je lui ai juste dit que cette situation ne pouvait pas (...)

durer, qu'il fallait qu'il prenne une décision... Le lendemain, il est descendu en voiture à Biarritz pour ramener sa femme et son bébé, mais à peine dans la voiture, juste en entrant sur l'autoroute, il lui a dit qu'il avait rencontré quelqu'un d'autre, qu'il était amoureux et que donc il la quittait... (il sourit) En ENTRANT sur l'autoroute !! Biarritz-Paris en voiture, tu imagines l'ambiance, avec le bébé à l'arrière !? (Éléonore sourit) Quand il m'a raconté l'histoire, trois jours après, c'est la seule chose que j'ai trouvée à lui dire : pourquoi tu lui as dit en ENTRANT sur l'autoroute ? Tu pouvais pas attendre d'être arrivé à Paris, t'épargner ces huit heures de cauchemar, coincés dans une bagnole, coincés sur l'autoroute ! (il se marre, Éléonore se marre aussi, un silence, puis, se tournant vers elle) En arrivant, si tu veux, on s'arrête dans une pharmacie, on prendra une pilule du lendemain... (un petit temps) Je suis désolé, je... Je sais pas ce qui m'a pris...

Elle le regarde, émue.

*Éléonore/
Je croyais que tu voulais que j'arrête les médicaments ?*

Il la regarde, bouleversé.

*Samuel/
J'aimerais beaucoup, oui...*

Elle le regarde, puis sort de son sac les plaquettes de médicaments et les jette dans une poubelle.
Elle respire un grand coup.

*Éléonore/
On verra bien, alors... (elle sourit) Yallah ! (un petit temps, ils avancent vers la voiture) Mais ça va être difficile, tu sais... (une angoisse monte, elle ne sourit plus) Il va falloir que tu sois patient...*

*Samuel/
Patient ? (il sourit) Oh, je suis patient... T'attendre c'est mon vrai métier, en fait, c'est ce que je sais faire de mieux...*

Elle sourit à nouveau.
Il démarre.

71

La voiture roule sur l'autoroute.

L'arrière est rempli de cartons, de sacs Tati.

Il ne pleut pas.

Samuel, en mâchant, mesure ce que veut dire "je t'aime indéfectiblement", il pense à Laure, à la peine qu'il va lui faire et qui subitement le foudroie, il en veut à Éléonore, c'est elle la responsable, il l'aime et lui en veut.

Un bonheur tranquille, se dit-il, est-ce possible ? Un bonheur "tranquille" ?

Pour la première fois de sa vie, conduire lui donne mal au cœur.

Éléonore, sur des doigts imaginaires, compte les personnes qu'elle aime et qu'il lui reste. Plus de mère, plus de père, ni de frère ni de sœur. Samuel.

Elle trouve la vie injuste, se dit qu'elle n'a pas de chance, et se dit qu'elle est seule. Et qu'elle n'a plus de maison.

Elle sort son téléphone, et tapote un message. "Je voulais te dire que", puis efface, reprend, "Juste un petit mot pour", puis s'arrête, efface, reprend, sous le regard de Samuel.

72

Claire Andrieux, assise dans sa voiture, sur le parking du Centre Commercial du pays de Goëlo, rue Raymond Pellerin à Paimpol, aspire les dernières gouttes de son Coca light en tirant sur sa paille. Il n'y a plus de liquide, le bruit est agaçant, pourtant elle continue. Puis son téléphone bipe, un message, elle regarde, c'est un message d'Éléonore, il y a écrit "Merci". Rien d'autre. Juste "Merci". Ses yeux s'embuent soudain. Elle retient un sanglot. Elle respire, souffle, s'évente, puis elle dit à voix haute : "Bon, allez, zou !"

73

Sa voiture qui franchit un portail, et se gare, des cris d'enfants, ses neveux qui l'accueillent. Petite maison avec jardin, bonheur tranquille. Les enfants crient "Tata ! Tata !", Claire sort de la voiture, elle sourit, et attrape un carton de pâtisseries, avec un petit nœud, qui contient des gâteaux. Les enfants s'agrippent à ses jambes, elle dit : "Attention, mes chéris, attention ! Les gâteaux !"

74

Éléonore et Samuel qui roulent sur l'autoroute.

Samuel, une cigarette aux lèvres, appuie sur l'allume-cigare.

Sans le regarder, Éléonore ouvre la fenêtre.

Le bruit de l'air qui entre.

Ils seront à Paris dans un peu moins de deux heures.





